

**PHÉNOMÈNES ÉMERGENTS
LIÉS AUX DROGUES
EN 2011**

**TENDANCES RÉCENTES
SUR LE SITE
DE BORDEAUX**

T R E N D

Tendances récentes et nouvelles drogues

Rapport 2011

Espace urbain

Persistance du processus de migration de la ville vers sa *périphérie*, qu'il s'agisse des communes avoisinantes (CUB) ou plus largement de communes rurales du département.

Augmentation de la visibilité de l'habitat précaire avec une diversification des formes de cet habitat (campements pérennes de tentes ou de caravanes ou regroupement en campement sur le campus universitaire et en divers endroits des berges de Garonne ou bordures de rocades).

Les années précédentes nous parlions d'un repli des squats (hormis pour la population d'Europe de l'Est) vers les villes de la CUB.

Selon ce mouvement *perpétuel*, est rapporté pour 2011 un petit retour des squats en hyper centre (profil *jeunes en errance*) ainsi qu'un retour des squats « *avec eau et électricité* ».

Cette année, la Mairie de Bordeaux propose des « aides au départ » afin d'« épargner le bien ».

C'est une désertification (par les usagers) de l'espace public au profit des squats qui a été observée sur les premiers mois de l'année 2011 sans qu'une explication de ce phénomène s'impose.

Avec une désertification des zones classiques de manche qui se trouvent du fait de cet abandon investies par des migrants d'Europe de l'Est.

Les *jeunes en errance* investissent d'autres créneaux horaires et déplacent la manche sur la périphérie de Bordeaux qui est soumise à une moindre pression policière (amendes pour consommation d'alcool sur la voie publique ou pour chiens non tenus en laisse ou pour défaut de présentation du document d'identification de l'animal).

Autres déplacements d'une population chassée par une autre : des *zonards* qui avaient été évacués de places bordelaises au moment de leur rénovation et qui n'ont pas pu s'y réinstaller du fait du nouvel investissement de ces places par les *fêtards de l'urbain clean* (étudiants, actifs).

Cela induit un phénomène de repli sur d'autres lieux déjà investis par des populations à la marge et engendre des mix dans des populations jusque là hermétiques les unes aux autres (européens de l'Est et immigrés de Madagascar et d'Haïti par exemple).

Pour la première fois depuis de nombreuses années, Bordeaux a été pendant quelques jours du début de l'été 2011, un point de rassemblements pour des « punks à chien » venant du pourtour atlantique.

Ces *juilletistes* de 25-35 ans qui ne rejoignaient pas pour la nuit les squats bordelais (dormant dans des parkings ou des squares) présentaient des consommations de Subutex® (injection chez les plus âgés et sniff chez les plus jeunes), d'alcool, de cocaïne.

Ce rassemblement a été de courte durée en raison d'un incident avec un des chiens qui a contraint le groupe à s'éparpiller rapidement.

Les événements notables pour les acteurs sanitaires concernant cette population est la persistance de détérioration du capital veineux des usagers. Celles-ci s'expriment cliniquement par des complications dermatologiques et infectieuses tels que des plaies nécrosantes, abcès septiques voire septicémies. Il nous également été fait état de pratiques d'injection à risques majeurs (localisation des injections dans le cou, l'aîne).

Les professionnels décrivent aussi, « *une population vieillissante et qui vieillit mal* » avec une fragilisation des états somatiques plus précoce que chez les non usagers.

Le développement de pathologies de personnes âgées chez des usagers dont certains ont à peine plus de 40 ans induit, par exemple, des hospitalisations plus régulières qui révèlent le manque de structures adaptées.

Au niveau gynécologique, l'équipe recense des mycoses, des infections urinaires, des fausses couches sans suivi, et des cas de sécheresses vaginales (surtout prostitution). Avec cette année, semble-t-il, moins d'IVG et plus de grossesses menées à terme.

Les équipes jugent comme très préoccupant l'état de la dentition des usagers pris en charge dans les structures bas seuil : caries à progression rapide, parodontites, sécheresse buccale (HVC), abcès, pertes des dents, douleurs dentaires permanentes,... Entretien et aggravés par la consommation de substance et une mauvaise hygiène bucco-dentaire.

Et cela, malgré le suivi des protocoles (méthadone sirop bu à la paille, limitation du brossage des dents pour limiter la mise à vif de l'émail des dents, distribution de fluor). D'où un accueil très favorable à la PASS dentaire¹.

Lors du précédent rapport, nous avons interrogé les observateurs sur la présence de femmes dans l'espace urbain.

Il nous était rapporté la présence de groupes de filles (ou plus exactement des filles évoluant dans des groupes mixtes) consommatrices de BHD en sniff, de cocaïne basée. Ainsi que des usagères de cocaïne par voie veineuse identifiées cette année encore.

Les professionnels de Caarud nous expliquent que les usagères ne se déplacent pas en groupe au centre, par contre elles consomment les produits consommés au sein de leur groupe.

De nouveau est rapportée, la présence de jeunes filles de moins de 18 ans vivant en foyers (mesure de placement/mesure éducative, AEMO), non injectrices, consommant cocaïne, héroïne, cannabis, kétamine venant rejoindre leurs compagnons (un peu plus âgés) qui eux vivent dans la rue.

Les intervenants du Caarud notent une montée de la présence des femmes en Caarud (*« les femmes font partie du paysage »*).

En termes de consommations observées sur l'espace urbain, les intervenants de terrain jugent que les produits les plus consommés sont l'alcool, le Subutex®, la cocaïne puis ensuite le speed et la kétamine. Il est remarquable que l'héroïne ne soit pas citée.

Les usagers sont une très faible minorité à ne pas consommer d'alcool (bière 8.6 et assimilées ainsi que vodka qui est réputée pour *« ne pas faire sentir »*).

Entre 2011 et 2010, nous notons une baisse des incidents (violence, état avancé de défoncé) attribués au mélange alcool et médicaments chez la population reçue en Caarud. Ce phénomène était décrit comme très préoccupant pour 2010.

Parmi les groupes d'usagers de l'espace urbain bordelais suivis depuis 2005 par TREND, les migrants originaires d'Europe de l'Est représentent un groupe particulièrement visible.

L'année 2011 a été marquée localement par des incendies et des évacuations de ces populations de squats.

Les squats logeant des familles sont généralement séparés des squats des injecteurs (Subutex® et cocaïne) ou bien un étage leur est dédié.

Les usagers issus de cette population et fréquentant le Caarud sont majoritairement co-infectés VHC et VIH (quelques dépistages au sein du centre et quelques dépistages dans des services externes).

Avec cette année, 2 cas de dépistage d'hépatite D (surinfection hépatite B).

Pour ces populations se posent toujours la question de l'accès aux droits et donc de l'accès aux soins. Parmi les « tracasseries » administratives qui ont pour conséquences la limitation de l'obtention d'une AME, nous noterons le paiement d'un droit annuel de 30 €, sous forme de timbre, par tout bénéficiaire majeur de l'Aide Médicale d'Etat.

¹ Permanence d'Accès aux Soins de Santé bucco-dentaire (PASS)

Sur l'un des Caarud, leur présence peut représenter, certains jours, jusqu'à la moitié de la fréquentation journalière, ce qui ne va pas sans poser des problèmes de cohabitation avec les usagers *traditionnels* (*punks à chiens*).

Le fait nouveau réside, cette année, dans la visibilité des femmes dans cette population. Il s'agit de femmes, de moins de 30 ans, prostituées, injectrices qui arrivent au centre en urgence (phlébite, embolie pulmonaire) ou ont des demandes en termes de RDR.

Toutes ne sont cependant pas dépendantes au sens clinique.

Autre point, ce public semble avoir entendu que le Subutex® n'était pas systématiquement injecté ce qu'ils semblaient ignorer auparavant car la barrière de la langue et l'imitation les cantonnaient à cette voie de consommation.

Zones rurales

Comme précisé les années précédentes, les zones rurales sont jugées attractives car elles permettent un accès plus aisé à un logement, ainsi qu'à un emploi (généralement des travaux agricoles notamment viticulture).

Les intervenants rapportent des migrations d'anciens usagers connus de leur service qui cherchent une meilleure qualité de vie en zone rurale. Sont décrits quelques groupes communautaires de vie.

Nous avons déjà rapporté cette forme de paupérisation des publics. Cette configuration suit plus largement les migrations de population, qui, au vu des prix de l'immobilier migrent plus loin des grandes agglomérations et transportent avec elles, leurs habitudes de consommation.

Le tout sur fond de moindre pression policière.

Certains revendeurs se mettent au vert en zone rurale suite à une trop forte pression policière sur la CUB Bordelaise. Ils opèrent un classique jeu du chat et de la souris sur le territoire girondin, se repliant sur telle ou telle petite ville du département au gré des interventions policières.

Il nous est rapporté un gommage des variabilités entre les modes de consommation urbaines et rurales.

Ainsi qu'un accroissement du niveau de connaissance sur les produits de la part des plus jeunes que les forces répressives attribuent à la circulation des informations sur Internet.

Les équipes mobiles de Caarud intervenant en zone rurale décrivent une prise en charge communautaire, par les usagers eux-mêmes, de leur santé. Le matériel d'injection, de sniff, les feuilles d'aluminium et les bacs de récupération sont pris en quantité afin d'être redistribués à ceux qui n'ont pas pu se déplacer. On peut y voir une hyper adaptabilité au refus de certaines pharmacies de délivrer des kits d'injection.

RDR

La distribution du matériel RDR s'était enrichie de feuilles d'aluminium sur lesquelles les intervenants ont un très bon retour aussi bien en urbain qu'en rural et qu'en festif. Nous y reviendrons mais les feuilles d'aluminium ne sont pas uniquement utilisées pour fumer l'héroïne.

Certains Caarud testent lingettes clorexydine, filtres toupie, grands tampons, champs de soins.

Espace festif

Comme précisé dans le précédent rapport, l'évolution du mouvement festif techno conduit localement à des rassemblements de moindre envergure et à l'adossement de rassemblements électro à de grands festivals généralistes.

Après des années de démocratisation des free parties (« teuf », « tawa », « free »), nous pensons observer un phénomène de privatisation de la fête.

Certains diront que c'est en réponse à la pression policière, d'autres que c'est pour préserver l'esprit de ces fêtes et revenir à l'esprit des débuts.

Toutefois, les informations permettant de s'y rendre sont moins accessibles qu'à une certaine époque. Pour exemple le post suivant :

« Venez fêter le jour de l'an avec nous !!

Pas de course au KW, juste une bonne vieille teuf comme on vous a toujours proposé ...

Venez avec votre bonne humeur, on s'occupera du reste !!!!

Aucun code ne sera donné sur le net, ni ici, ni sur les forums, ni ailleurs !!!

Les flyers tourneront dès début décembre et le bouche à oreille fera le reste !!

Invitez vos contacts et faites tourner !! Merci

Enjoy !!! »

La stratégie est de privilégier l'entre soi : *« les organisateurs en parlent à leurs copains et leurs copains ils invitent qui ils veulent ...de toute façon on croise à peu près toujours les mêmes personnes ».*

Toutes les fêtes ne font pas l'objet d'un flyer : *« le fly c'est surtout pour les grosses soirées qui vont être organisées pendant très longtemps ça (comprendre les petites free) ça s'organise une semaine voir 15 jours à l'avance maxi ».*

La déclaration obligatoire auprès du Préfet, un mois à l'avance, du déroulement d'une free party amène certains Sound System à passer outre cette obligation.

Des organisateurs se voient, en réponse, faire l'objet d'une confiscation du matériel de sonorisation. Cette saisie s'accompagnant possiblement d'une amende pour « stationnement gênant » ou pour « occupation d'un terrain illicite ».

Un post nous fait dire que les forces répressives font aussi de la dissuasion à l'installation en amont : *« La TEUF du 19/11 ANNULEE !!!!!!! Les flics nous ont appelés, saisi direct si jamais on fait quoi que se soit !! Donc voila on prend pas de risque c mort !! Désolé les gens c partie remise jusqu'à ce qu'on trouve un moyen plus légale, maintenant les teuf sauvage a l'arrache terminé !! Bien blazé »*

A côté des sons « hardtek » et « trance » se développent des free « minimal », « électro », « tekhouse » (« des sons un peu plus cool et tranquille »). Cette moindre présence des basses incite certains clubbers (de la nouvelle génération, environ 20 ans) à aller des clubs vers « le fond des bois ou les hangars ».

Certains Sound System locaux organisent aussi des rassemblements sous un format pique nique sur un après-midi et un début de soirée. D'autres posent leur son en club régulièrement.

Bien que les free et autres rassemblements techno aient la réputation d'être des supermarchés de la drogue. Et bien que certains vendeurs n'hésitent pas à pratiquer la vente à la criée.

Un amateur de cet espace nous rappelle que les gestes de consommation sont quant à eux peu visibles.

« On voit rien en teuf t'as les gens qui te proposent de tout mais tu ne vois pas les gens en train de taper les trucs si tu ne sais pas tu vois rien t'as pas l'impression que le gens ils se droguent ou qu'ils soient drogués [...] C'est une fois qu'on sait qu'on se rend compte de plein de choses mais celui qui vient pour la première fois il va même les trouver moins arraché que en club ».

En festival, c'est le camion qui est synonyme de « produits à vendre » d'où cette année encore des petites affiches « *pas de drogues* » ou « *pas de vente de drogues* » apposées sur le camion.

Le festival est toujours l'occasion pour certains de poser du son même si les organisateurs du festival sont de plus en plus réticents à cette invasion/juxtaposition sonore.

Ces zones off sont quelquefois des lieux d'expérimentation des produits : *« On y est allé avec mon meilleur pote on est allé rejoindre d'autres copains qui eux avaient commencé les free depuis un an un truc comme ça et nous on s'était juré qu'on prendrait jamais rien nana et en fait on y est allé pour faire le festival et en fait on est resté avec notre copain et il nous a plus ou moins initié on a commencé à 2 à prendre des trucs mais c'était tranquille on a commencé à prendre du speed un peu de MD et après de la kétamine direct ».*

Les intervenants rapportent une augmentation de la pratique de l'injection en festival avec une recherche de rentabilité des effets.

L'espace festif techno recouvre aussi les clubs.

Suite à la fermeture d'un haut lieu des nuits électroniques bordelaises et l'ouverture d'un club inspiré du Batofar, l'offre en termes de sorties pour le public amateur de sons électroniques connaît une reconfiguration.

Les sons programmés sont : *« techno, deep house, electro, electro-rock, trance, hard tech ».*

C'est la programmation qui détermine le lieu de sortie, les informations sont trouvées via Internet, les réseaux sociaux et le bouche à oreille.

« Au fil des années on devient plus pointu. On va vers du son moins brutal, plus deep, plus house... On peut bouger pour un artiste bien particulier, sur Toulouse, Paris, Montpellier... On part aussi dès que possible vers l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre pour cette fois aller en festival ».

La soirée type peut se décliner en trois temps : before, soirée, after. Certains adaptant leurs consommations en fonction de cette temporalité : *« En général en première partie de soirée, on se retrouve soit chez les uns les autres, soit dans un bar pour un petit before ... On se retrouve autour d'un apéro amélioré avec alcool (vin, vodka, rhum, whisky...) et quelques stimulants... (cocaïne, MDMA, speed ; en sniff uniquement) ; on peut consommer d'autres produits, et en plus grosse quantité au fur et à mesure que la nuit avance. Il m'arrive de prendre des ecstasy, mais une fois en club, pour décoller avec le son... ».*

« La nuit c'est d'abord retrouver ses potes dans un lieu ou autour d'un son qui nous plait, c'est un exutoire et un moyen de zapper la pression de la semaine. Se défouler... Mais c'est aussi un milieu très superficiel et faux, on le sait, où sous MDMA tout le monde s'aime, va aller vers l'autre, se promettre amitié éternelle, un truc sympa à faire dans la semaine et puis ... rien ! Ca peut être aussi super glauque, dérangent, malsain... comme en after par exemple... ».

A la fermeture des clubs (7h), les clubbers ont le choix entre trouver un after ou se rendre à un after privé (*« c'est des gens qui ont été dans la même ambiance toute la soirée y a un truc qui se passe dans la soirée », « dans l'appart y encore la musique et encore des drogues », « à cette heure là du matin c'est souvent de la cocaïne ... pour rester éveillé »*).

En termes de prix sur l'espace festif techno, une usagère précise que *« tout est 10 euros »* c'est-à-dire un lissage des prix du parachute, de la gélule, du buvard, de la goutte, de la micro pointe voire du comprimé.

Cette année encore nous notons le développement de la vente directement en parachute. La vente sous ce format ou celui de gélule s'explique par la préférence actuelle des usagers pour les poudres. Cependant, le format parachute ou gélule nous paraît encore plus limiter la possibilité d'un contrôle par l'utilisateur de la quantité et de la qualité du produit cédé.

Il apparaît clairement que cela est rendu possible par la confiance dans un pair (entendu comme celui qui participe effectivement à la *teuf* par exemple) et en contrepartie par l'accablement de la figure du non pair.

Interrogé sur le parachute, un usager répond « *c'était les copains ils nous le faisaient comme ça* ».

Une usagère explique : « *au niveau des qualités en teuf on va trouver souvent des très bonnes qualités [...] mais comme c'est un milieu où ben justement les gens sont plus des initiés souvent en plus c'est des gens qui viennent d'un peu partout en France on tombe sur des gens qui ont des très bons produits* ».

Ainsi « *il faut avoir confiance dans les gens* », « *en général je fais un petit tour avant pour voir ce qu'il y a dans la boîte et pour trouver le dealer approprié* ».

La confiance auprès du vendeur est augmentée si celui-ci ne propose qu'un seul produit par contre si les vendeurs proposent « *MD trip coke machin si ils en ont 3 ou 4 différents en général tu sais qu'il y en a aucun de bon* ».

Voies d'entrée des produits sur notre territoire d'observation

D'une manière générale, « les déplacements liés aux drogues s'inscrivent dans des habitudes d'échange plus larges comme les nombreux déplacements visant l'approvisionnement en carburant, en tabac [...], voire en alcool pour des spécialités particulièrement taxées en France (alcoopops).² »

Il en va ainsi localement avec l'Espagne dont Bilbao et Irún sont synonymes localement d'héroïne et de résine de cannabis.

Nous sont toujours rapportés de micro-trafics avec l'Espagne où les tarifs pratiqués sont bien inférieurs aux tarifs hexagonaux. A cela s'ajoute l'achat de matériel pour la cannabiculture.

Autres pays de l'héroïne, de la cocaïne et du cannabis : la Hollande et la Belgique.

Durant l'année 2011, les usagers nous ont rapporté la présence de produits « ramenés » du festival Trance dit « le Boom » qui a lieu tous les 2 ans au Portugal. Il s'agissait pour la majorité d'hallucinogènes.

La prochaine édition qui aura lieu fin juillet 2012 ne devrait pas manquer de faire faire parler de lui, en Aquitaine, au travers de quelques retombées psychoactives.

² TOUFIK A. et BERBER H. et Al sous la dir ; POUSET M. ; Rapport national 2011 (données 2010) à l'OEDT par le point focal français du réseau Reitox ; EMC/FDDA, OFDT, 2012

Les produits

En termes de produits, cette année 2011, voit une nouvelle mise en lumière du cannabis (multiplication des contrôles routiers et des stages de sensibilisation aux stupéfiants, accent mis par le Parquet sur la condamnation des cannabiculteurs et sentiment d'insécurité qui en découle pour les usagers).

Autres éléments émergents : les nouvelles drogues de synthèse : méphédrone, MXE, ...

A noter aussi, la présence indéniable de free base et en 2011 une claire affirmation du vocabulaire avec des observations de vente de « *cailloux de coke basée* ».

La présence des médicaments : Tramadol, Séresta®

La recherche par les usagers de produits à dominante dissociative : 2CB, 4-MeO-PCP, méthoxétamine, kétamine (présence permanente dans l'espace festif techno).

Héroïne :

« *héro* », « *rabla* », « *meuh* », « *Hélène* », « *brown* »

Prix : entre 40 à 60 € le gramme.

Cependant, la vente au demi-gramme se généralise et plus uniquement en milieu festif.

L'héroïne se présente sous forme de poudre ou de petits cailloux à décompacter avant consommation.

L'héroïne disponible³ sur notre site est cette année encore ce qu'on appelle de la « *brown* » se présentant généralement dans un camaïeu de marrons.

Les effets décrits sont une sensation de chaleur, de bien-être, de détente, avec risques de nausées :

« *je suis restais assise pendant 3 heures dans un état de bien être total vraiment pour le coup c'est pas un apaisement comparable à la cocaïne c'était vraiment le bien être total [...] quelque chose de grandiose et je suis restée comme ça pendant 3 heures et le soleil c'est levé et j'ai pas vu que le soleil s'était levé* ».

Ou encore : « *moi j'assimile ça plutôt à une sorte de mort moi l'impression que ça me donne c'est que les fonctions vitales sont ralenties* ».

L'héroïne est utilisée aussi comme antalgique. Une usagère précise avoir augmenté ses consommations suite à une intervention chirurgicale : « *suite à une opération douloureuse ça m'a aidé à passer le cap* ».

L'héroïne se consomme par voie nasale, voie injectée ou voie inhalée.

Pour la voie inhalée certains la fument en joint, d'autres chassent le dragon voir même tentent de la fumer avec une pipe à crack : « *avec une paille et en le prenant par en dessous enfin chasser le dragon [...] ou en joint ou même j'ai essayé avec une baseuse ça marche aussi. Mais c'est pas la même chose mais je pense pas que la baseuse soit faite pour ça mais j'avais de l'héroïne et j'avais ma baseuse et j'ai essayé* ».

³ L'accessibilité désigne le degré d'effort à fournir par un consommateur moyen, possédant l'argent nécessaire pour se procurer la substance recherchée. Une substance peut être disponible mais peu accessible. Il existe, en effet, plusieurs degrés d'accessibilité, lesquels peuvent se mesurer à partir d'éléments comme le temps nécessaire pour accéder à la substance ; la nature des lieux de vente (lieux fermés comme les discothèques, les bars voire les appartements ; lieux ouverts/espace public à savoir les rues, les parcs, les gares, etc.) ; la plage horaire (jour/nuit, matin/soir) durant laquelle le consommateur peut se procurer la substance et l'obligation ou non, pour un consommateur même averti, d'avoir recours à un ou plusieurs intermédiaires pour contacter le vendeur.

Les effets d'une consommation d'héroïne en joint sont jugés moins puissants qu'en chassant le dragon⁴. Par contre, le goût spécifique ne semble pas varier.

« *En joint ça fait pas tant d'effet que ça moi je la sniffais l'héroïne j'ai l'impression qu'en joint ça fait moins d'effet que quand on l'inhale au dragon* ».

Les usagers décrivent un goût et une odeur de vinaigre, de caramel et de pétrole.

Les années précédentes, nous utilisions comme un des marqueurs de la diffusion de l'héroïne, le nombre des décès pour lesquels cette dernière était retrouvée.

Cette année, nous ne sommes plus en mesure de comparer les chiffres en raison d'une réorganisation des zones de compétences en médecine légale.

Nous apportons cependant quelques précisions à partir d'observations réalisées au niveau national : « le nombre de décès par surdose augmente encore en 2009, confirmant l'accroissement observé depuis 2003. Entre 2006 et 2009, l'accroissement du nombre de surdoses semble spécifiquement lié à une augmentation du nombre de décès par surdose à l'héroïne mais aussi à la méthadone. Plusieurs facteurs peuvent être avancés pour expliquer cette évolution : plus grande disponibilité de l'héroïne, baisse du prix de la cocaïne, nouveaux usagers peu sensibilisés à la réduction des risques, augmentation des prescriptions de méthadone⁵ ».

Bien que certains intervenants de Caarud précisent qu'« *il n'y a plus d'héroïnomanes mais seulement des consommateurs qui utilisent de l'héroïne au même titre que d'autres produits en fonction de la disponibilité et des objectifs de la soirée* ».

Il n'empêche que l'héroïne est toujours présentée comme « *la vraie drogue* ».

Il est clair que pour la frange du public la plus précaire fréquentant les Caarud, son prix élevé la rend peu accessible.

Les années précédentes, nous parlions d'un processus de dédramatisation de l'héroïne.

Ce processus passait notamment par le choix d'un vocabulaire alternatif, ainsi les usagers néophytes parlaient plus ou moins naïvement de « *râbla* » et non d'héroïne.

Cette dédramatisation passe aussi par le choix d'une voie alternative à l'injection (geste ultime de la figure du junkie) comme la voie nasale ou pulmonaire.

Une usagère précise : « *Moi j'en prends (sous entendu de l'héroïne) de temps en temps en sniff je me suis jamais piquée c'était ma limite dans la drogue* ».

Ou pour un autre : « *Y en a pas mal qui la tapent pour pas se l'injecter justement mais y en a pas mal qui s'injectent aussi* ».

L'espace festif techno (free, zone off de festival, ...) produisait un discours héroïnophobe. Cette attitude est en train de changer.

La diffusion de matériel RDR en milieu festif se poursuit avec notamment la distribution de feuilles d'aluminium pour une consommation en chassant le dragon.

Ce mode de consommation renvoie à un geste socialement plus admissible.

« *Ben tu vois, nous on ne veut pas de pompes sur notre son, mais ça, (sous entendu l'aluminium) on était étonné ... C'est vraiment bien parti ...* ».

⁴ « La chasse au dragon consiste à inhaler les vapeurs produites par le chauffage (à l'aide d'un briquet) de l'héroïne déposée au préalable sur une feuille d'aluminium. Le passage du principe actif dans le sang a lieu au niveau des alvéoles pulmonaires, extrêmement perméables aux gaz et non au niveau de la muqueuse nasale, comme le sniff, ce qui accroît à la fois la rapidité et l'intensité des effets » in CADET-TAÏROU A., GANDILHON M., LAHAIE E., Tendances n° 78, OFDT, Paris, Février 2012

⁵ TOUFIK A. et BERBER H et Al sous la direction de POUSET M. ; OFDT, Rapport national 2011 (données 2010) à l'OEDT par le point focal français du réseau Reitox France Nouveaux développements, tendances et information détaillée sur des thèmes spécifiques REITOX

De plus, cette pratique n'isole pas comme l'injection. Les consommateurs ne sont donc pas obligés de se cacher, de sortir du groupe et donc de s'exclure de la fête pour un temps (« *sans avoir à se cacher pour faire son taquet dans le camion* »).

Cela coïncide mieux avec l'idéal de partage que revendique le mouvement des free party.

En fait, il semble que ce soit plus la voie injectée qui soit diabolisée que le produit lui-même.

Chasser le dragon consiste à placer une petite quantité d'héroïne sur une feuille d'aluminium qui est ensuite chauffée par en dessous. La fumée qui est produite est inhalée via une paille (en aluminium ou en carton). L'usager « *suit la goutte* » (issue de la liquéfaction de l'héroïne) qui se déplace sur la feuille d'aluminium (« *il faut allumer dessous et on aspire la fumée dessus avant qu'elle s'en aille justement. Tout seul c'est pas facile parce qu'il faut tenir l'aluminium tenir son briquet et en même temps avec sa bouche s'approcher* »)

Comme cette usagère le précise, cette technique de consommation demande une certaine appropriation et fait l'objet d'une initiation par un pair (« *c'est pas pratique tout seul* »).

La distribution de feuilles d'aluminium a eu un effet loupe sur l'utilisation de la voie inhalée pour une consommation de poudre.

De plus, la promotion de cette technique comme alternative à l'injection a, sans doute, permis le développement de cette voie de consommation.

Le point qui retient notre attention est tout d'abord la multiplication des discours qui touchent à l'emploi de cette technique avec, notamment, des usagères qui plébiscitent particulièrement cette technique parce qu'elle leur permet de limiter la pratique de l'injection ou de s'en tenir loin.

La distribution de feuilles d'aluminium permet de repérer, en Caarud, des usagers insérés, auxquels la consommation occasionnelle d'héroïne ne pose pas de problème, qui ne consomment jamais seuls et qui ne consomment pas de MSO en parallèle.

La distribution de feuilles met aussi en évidence le fait que les usagers essaient de fumer des poudres différentes avec cette technique : de la cocaïne basée, de la MDMA.

L'approvisionnement en héroïne se fait grâce à un vendeur local ou fait l'objet d'un déplacement spécifique.

Lors de la dernière récolte d'échantillons d'héroïne dans le cadre du dispositif SINTES, les usagers étaient systématiquement interrogés sur l'origine géographique supposée de l'échantillon cédé. Bilbao était la ville revenant le plus dans les réponses suivie par des indications géographiques moins précises comme : « la Hollande » et « la Belgique ».

Les échanges transfrontaliers s'expliquent notamment par les prix pratiqués en Espagne qui sont de moitié inférieurs à ceux pratiqués en Gironde (aux alentours de 30 € le gramme).

Ces achats peuvent être le fait de petits réseaux de proximité pratiquant de petits trafics (parfois 5 ou 10 g) comme décrit antérieurement.

Un des collecteurs identifie des stratégies différentes d'acquisition des produits selon les usagers.

Le « *premier groupe n'a pas de dealer attiré, il se fourni où il peut et achète un ou deux grammes, les échantillons reçus de ces consommateurs se révèlent être souvent des « carottes », en gros, ils achètent n'importe quoi pour être de l'héroïne, leur « manque » n'est comblé que par les subu ou métha que leurs amis leur dépannent* ». Ils consomment généralement fumé ou sniffé.

Le second groupe est ce qu'il qualifie « *d'usagers-revendeurs* » (fumeurs ou injecteurs) : « *ils achètent à des semi-grossistes près de Bordeaux, des grossistes en Espagne, ils peuvent acheter plusieurs centaines de grammes* ».

Comme précisé dans les précédents rapports, la diffusion de l'héroïne ne s'arrête évidemment pas aux ensembles urbains mais touche aussi de plus petites villes où les récits de consommations et les interpellations se multiplient.

D'une manière générale, il existe un gommage des distinctions entre modes de consommation rurale et urbaine.

L'héroïne est régulièrement utilisée afin de réguler les effets de la prise de cocaïne en particulier lorsque cette dernière est consommée basée.

Ainsi, les soignants identifient régulièrement des cas de primo dépendance aux opiacés qui font suite à des consommations de cocaïne dans le cadre de soirées privées pour un public inséré.

Mais selon le public, la cocaïne sera utilisée afin de redynamiser et prolonger une soirée où l'héroïne sera le produit principalement consommé: *« l'héroïne ne sert pas à redescendre d'une conso de cocaïne mais c'est d'une certaine manière l'inverse un « taquet » de cocaïne pour redémarrer une soirée d'héroïne »*

Sur la totalité des 78 échantillons collectés (entre décembre 2010 et novembre 2011), la teneur moyenne en héroïne est inférieure à 5% avec quelques échantillons présentant une teneur en héroïne supérieure à 10%. Les principaux produits adultérants retrouvés sont le paracétamol (taux presque toujours supérieur à 50%) et la caféine⁶ (taux aux alentours de 30%).

La perception de la qualité de l'héroïne cédée par les usagers est un point surprenant.

L'enquête SINTES observation (échantillons collectés entre mars 2007 à juin 2008) avait conclu que *« la pureté en héroïne contenue dans les échantillons de l'enquête est surestimée par la grande majorité des usagers⁷ »*.

Les premières observations de la nouvelle enquête vont également dans ce sens.

D'une manière générale, les commentaires associés à un échantillon se révèlent parfois étonnants. Ainsi certains usagers qualifiaient de *« c'est d'la bonne ! »* une héroïne se révélant à 6% à l'analyse.

Un collecteur précise : *« ils étaient très contents parfois du goût ou de l'effet d'une faiblement dosée, ou suspicieux vis-à-vis d'une plus forte... »*.

Les usagers ont des techniques pour évaluer la qualité du produit acquis, notamment en chauffant le produit sur une feuille d'aluminium et en interprétant, tels des aruspices, les réactions (*« trace plus ou moins noire et marquée sur la feuille d'alu, goutte plus ou moins rapide pour avancer... »*).

Les acteurs du sanitaire décrivent des usagers jeunes (18-20 ans voire même moins) qui s'initient à l'héroïne dans un cadre festif.

Lorsque certains signes de pharmacodépendance apparaissent, ces derniers vont consommer du Subutex® de rue et quelquefois de la méthadone. Rapidement, ils se rapprochent d'un centre pour une mise sous traitement MSO car ils s'inquiètent d'être en *« manque »* mais sans pour autant en avoir déjà expérimenté les symptômes, ils utilisent les MSO en préventif.

Comme précisé dans les précédents rapports, ce public est clairement néophyte dans l'usage d'opiacés et donc dans l'impossibilité de reconnaître les signes de sevrage ou de se voir guider pour les identifier.

Certains mineurs présentent des critères de dépendance aux opiacés mais qui ne sont observables que sur quelques mois. Se pose alors la question d'une cure de sevrage. Cependant, ils sont

⁶ La poudre de caféine possède des propriétés de stimulant léger et son goût amer peut rappeler celui de l'héroïne. Le paracétamol est un antalgique anti pyrétique.

⁷ LAHAIE (E), CADET-TAIROU (A.), JANSSEN (E.), Composition de l'héroïne et connaissance des usagers - Résultats de l'enquête SINTES Observations, Saint-Denis, OFDT, 2010, 35 p.

tellement désireux d'une réponse médicamenteuse qu'ils préfèrent se fournir en MSO de rue plutôt de que passer par un sevrage avec le risque d'installation d'une dépendance à ces MSO.

Opium, rachacha

Cette année encore, nous notons une présence sporadique d'opium dont la provenance est souvent présentée par les usagers comme locale.

Cette année encore, le dispositif ne note pas d'évolution significative de la consommation de ces produits ni des publics qui les affectionnent.

BHD (Buprénorphine Haut Dosage)

« Sub », « subu », « bupré »

C'est le princeps qui est le plus objet d'observation car c'est celui qui est le plus souvent détourné.

La voie d'administration recommandée dans le cadre d'un traitement est sublinguale.

En usage détourné, la BHD est consommée sniffée, injectée ou fumée.

En 2011, localement nous pensons noter une légère baisse du prix du cachet de Subutex® (beaucoup de transactions à 5 € le cachet), tout en observant une inflexion vers le bas du trafic, imputable d'après les équipes de Caarud, aux contrôles ou aux actions contentieuses mis en place par la sécurité sociale⁸.

Autre phénomène notable, l'augmentation des discours autour d'une consommation fumée.

En deal de rue, c'est la posologie à 8 mg qui fait l'objet du trafic le plus important.

Le cachet est vendu à l'unité entre 5 et 8 € avec des augmentations de prix le dimanche où il peut atteindre 12 €. Cette variabilité des prix, en fonction du jour voir de l'heure dans la journée, n'est pas nouvelle.

La boîte entière se négocie 20 €.

Ce produit est jugé disponible et accessible tant par les usagers de l'espace urbain que par les intervenants de structures de soin.

Les usagers interrogés lorsqu'ils sont dans les locaux d'un Caarud précisent qu'ils associent la consommation de Subutex® à celle de Séresta® et d'alcool afin d'atteindre un état qu'ils définissent comme « un état cotonneux ».

Les professionnels identifient toujours des primo consommations d'opiacés avec du Subutex®.

Ils décrivent des usagers, entre 18 et 25 ans, pouvant sortir d'institutions telles qu'un IME⁹ et qui entrent dans la consommation de Subutex® du fait d'une proximité de vie avec des consommateurs réguliers. Le passage à l'injection est souvent très rapide.

Autre profil de consommateurs de Subutex® : les patients qui l'utilisent pour calmer d'autres troubles qu'une dépendance aux opiacés telles que psychoses ou douleurs rebelles.

Ces primo consommations sont aussi souvent décrites en milieu fermé avec notamment des associations avec des benzodiazépines. Les intervenants n'observent pas nécessairement de pertes de contrôle mais des consommations pluri journalières (¼ ou ½) sur plusieurs années.

Le Subutex® revêt de multiples fonctions pour les pensionnaires : monnaie d'échange, automédication, don, contredon.

⁸ Les patients soupçonnés de mésusage se voient notifiés via une lettre un refus de prescription en pharmacie ainsi qu'un rdv avec le médecin conseil et une obligation de passer à la BHD générique

⁹ Institut médico-éducatifs

Nous ne nous lasserons pas de répéter que certains usagers refusent la BHD au profit du Subutex® au point de payer la part du ticket modérateur. Nous ne parlons pas ici d'usagers qui revendent leurs traitements mais d'usagers qui décrivent des effets secondaires ressenties avec la BHD générique et qu'ils ne ressentent pas avec la formule princeps (notamment des vomissements).

Le fait qui retient notre attention, cette année, hormis la légère inflexion du prix du cachet, c'est la consommation de Subutex® fumé.

Cette pratique nous avait déjà été décrite les années précédentes mais principalement chez des usagers vivant en milieu fermé.

Dans ce milieu, des observateurs décrivent des consommations de Subutex® associées à du tabac dans une cigarette roulée. Ou encore des confections de joints composés d'un mélange de cannabis et de Subutex®¹⁰.

Cette année, les usagers de l'espace urbain disent ressentir du plaisir en fumant du Subutex® et recourent notamment à la technique de la chasse au dragon.

Les addictologues identifient un point d'inconfort majeur pour les usagers et les soignants non spécialisés en addictologie. Il s'agit de la gestion de la douleur avec la persistance d'une certaine méconnaissance quant aux effets iatrogène par exemple de la BHD associée à du Contramal®. La réaction du patient qui ressent lors de son hospitalisation des signes de sevrage inconfortables vient renforcer l'image du toxicomane perturbateur du Service alors qu'il s'agit d'un problème de prescription.

En terme de RDR, le discours la couleur de la solution avant injection est encore présent avec comme principe : « plus c'est blanc plus il y a du produit actif dedans » ce qui limite encore chez certains l'utilisation des Stérifilt®.

La présence d'excipients est souvent décrite comme l'une des causes de la dégradation du capital veineux des usagers injecteurs.

L'Assaps assure un suivi des différentes formes d'excipients contenus dans la BHD et de leur toxicité. Les données suivantes sont issues du travail de la Commission nationale des stupéfiants et des psychotropes.

	Excipients solubles					Excipients insolubles				
	Lactose	Mannitol	Acide citrique	Citrate de sodium	Povidone K30	Stéarate de magnésium	Silice anhydre	Talc	Sodium stéaryl fumarate	Amidon de maïs
Subutex® Schering-Plough	X	X	X	X	X	X				X
Buprénorphine Arrow®- Biogaran®- Mylan®- Sandoz®- Téva®	X	X	X	X	X	X	X	X		X

« Les excipients insolubles sont à l'origine de différents effets toxiques :

¹⁰ Filtre carton ou filtre de cigarette coupé en deux

- Silice colloïdale anhydre : risques de fibrose pulmonaire (silicose) en cas d'inhalation prolongée ou lors de prises intraveineuses
- Talc : risque d'occlusion des vaisseaux avec hypertension artérielle pulmonaire, fibrose pulmonaire voire rétinopathie au talc en cas de prise par voie intraveineuse ou d'inhalation.
- Amidon de maïs : risque de livedo reticularis (cf. article de Potier A et coll., 2007)
- Stéarate de magnésium : probablement à l'origine du syndrome de Popeye.
- Sodium stearyl fumarate : aucune toxicité n'a été pour le moment rapportée avec cet excipient

Concernant les comprimés dosés à 8 mg, la forme princeps contient plus d'excipients solubles dans l'eau¹¹ (328 mg au total soit 82,09 % d'excipients solides) que les autres formes et en particulier celle de Biogaran® (60,5 mg soit 55 %). La forme BHD 8 mg Sandoz® comporte également des excipients très solubles dans l'eau en particulier le mannitol, l'acide citrique et le citrate de sodium.

Concernant les excipients insolubles, il ressort que la forme princeps est celle qui en contient le plus en poids (63 mg) devant la forme Sandoz® (45 mg). En termes de teneur par contre, elles sont plus fortes et identiques pour les 4 formes génériques (Arrow®, Merck Mylan®, Teva®, Biogaran® soit 37 %), que pour le Subutex® (15,7 %) et Sandoz® (11,2 %). Après chauffage, les excipients insolubles persistent surtout pour les formes génériques et moins pour le princeps. »

Au vu de l'ensemble de ces données, il apparaît que la forme 8 mg est davantage vendue en termes de volume et de pourcentage. Ceci peut s'expliquer par le fait que les patients les plus sévèrement dépendants seraient plus facilement traités par la forme princeps de la BHD mais également que cette forme serait l'objet d'un détournement plus important, ce qui semble être une hypothèse très plausible. En effet, ces résultats montrent également que la solubilité de la forme Subutex 8 mg est importante (du fait de l'importance des excipients solubles) et ce d'autant que le poids et le pourcentage des excipients insolubles de cette forme diminuent après chauffage. Il ressort également que la toxicité des excipients est toujours d'actualité au vu des résultats rapportés. Il semble donc nécessaire d'axer le suivi à venir plus spécifiquement sur deux formes posant particulièrement problème : celle de Subutex® 8 mg et celle du BHD Biogaran® 2 mg »¹².

Méthadone

Nous ne notons pas pour cette année de modification de la disponibilité et de l'accessibilité de cette substance. Avec toutefois, de rares cas de ventes de gélules, ce qui ne nous avait pas été rapporté lors du précédent exercice (15 € la gélule, dosage non spécifié).

Comme précisé dans le précédent rapport, bien que la méthadone soit l'objet d'un trafic moindre que la BHD, il s'agit d'un produit qui *circule dans la rue*.

C'est le format sirop versus le format gélule qui fait l'objet du plus grand nombre de transactions.

En cas de transaction financière, la méthadone est revendue entre 10 ou 15 € (flacon de 60 mg dans la majorité des cas) avec comme pour la BHD des fluctuations de prix en fonction de l'heure de la journée ou du jour de la semaine.

La méthadone est aussi rapportée comme cédée en du dépannage ou lors d'échanges.

En zone rurale, la disponibilité de la méthadone de rue est décrite comme supérieure à celle observée sur Bordeaux.

Les professionnels expliquent cela par la délivrance hebdomadaire du traitement.

¹¹ Les excipients solubles sont : le lactose monohydrate, le mannitol, le povidone K30, l'acide citrique et le citrate de sodium.

¹² Afssaps, Commission nationale des stupéfiants et des psychotropes ; Compte-rendu de la 91^{ème} réunion du 17 février 2011 - Adopté à la réunion du 21 avril 2011 (page 7)

En effet, en zone rurale nombreux sont les médecins généralistes qui refusent encore la prescription ainsi que les pharmacies qui refusent de délivrer des MSO¹³.

Les patients se voient donc remettre le traitement pour une semaine.

L'exemple donné par les professionnels intervenant sur ce territoire est le suivant : un usager reçoit 160 mg, il en garde 60 mg pour lui et revend le reste.

Dans certains cas, le vendeur de méthadone se trouve être le même que celui qui vend l'héroïne.

Médicaments :

Les médicaments opiacés hors MSO :

Cette année 2011 semble être marquée par la présence récurrente dans les discours de la consommation d'un antalgique : le Tramadol (Topalgic®, Contramal® ou autres génériques).

Ce dernier est prescrit suite au retrait du marché des spécialités à base de dextropropoxyphène associé à du paracétamol (Di-Antalvic®, Propofan®).

Le Tramadol est consommé soit chez des patients en quête de médicaments dont ils pourraient détourner l'usage pour une consommation orale, en sniff voire injectée soit chez des patients dont le détournement n'apparaît qu'en deuxième intention.

Ce cas de figure est rapporté par les professionnels de CSAPA qui notent une tendance à l'augmentation des consultations pour des personnes dépendantes à des médicaments opiacés avec comme porte d'entrée dans la consommation, les traitements médicamenteux antalgiques.

Ces patients obtiennent les médicaments avec une prescription. Ensuite, c'est l'escalade médicamenteuse avec l'installation possible d'une dépendance secondaire¹⁴.

Ce phénomène est décrit comme touchant des patients présentant des douleurs mal identifiées dans un contexte psychopathologique non investigué.

Ce phénomène de patients insérés, âgés d'une soixantaine d'années et présentant une dépendance aux opiacés (Tramadol®, Oxycodone®, Fentanyl®) avait été décrit dans le précédent rapport.

Ces patients n'ont pas recours au deal de rue mais pratiquent le nomadisme médical afin de garantir leur consommation.

Si ce phénomène a été décrit dans un premier temps par des professionnels de CSAPA, cette année des professionnels des ELSA¹⁵, des psychiatres libéraux et des médecins généralistes pointent cette problématique dans leur patientèle.

Autre médicament opiacé, le Skénan® qui est, cette année encore, régulièrement cité parmi les médicaments détournés de leur usage tant par les usagers que par des professionnels du soin et du social.

Sur notre site, l'usage détourné de Skénan® se fait essentiellement par voie orale ou veineuse.

Le prix de revente du comprimé se situe entre 5 et 10 € (LP 200 mg) et 50 ou 60 € la boîte de 14 cachets (200 mg).

Depuis deux ans, nous observons sur notre site une baisse du prix qui s'accompagne d'une augmentation significative des discours.

¹³ Surtout de méthadone qui est classé stupéfiant. La délivrance quotidienne sur place à la pharmacie est aussi souvent non respectée ce qui est pourtant une stratégie efficace contre le détournement

¹⁴ Dépendance à une substance psychoactive chez un patient déjà dépendant d'une autre substance psychoactive. Certains notent un recours aux soins plus précoce, et une bonne réactivité au traitement (Source : <http://www.centres-pharmacodependance.net>)

¹⁵ Equipe de Liaison en Addictologie

Les professionnels notent une remontée de trafic de Skénan[®] mais qui s'inscrit plus dans une logique d'échanges (« arrangements », dépannage ou échanges avec d'autres produits) que dans une logique de véritable trafic.

Le Skenan[®] (sulfate de morphine) a une bonne réputation chez les injecteurs car selon eux, il ne fait pas grossir, ni suer et limite le grattage.

Une patiente déclare pouvoir mieux répondre à l'injonction sociale « avoir l'air en forme » sous Skénan[®] que sous méthadone. Elle explique que lorsqu'elle prend de la méthadone sa patronne lui demande si elle est malade.

« Les formes à action prolongée sont parfois utilisées hors AMM comme traitement substitutif des pharmacodépendances majeures aux opiacés (TSO), sur la base d'une note émise par la DGS en juin 1996 autorisant leur prescription en cas d'échec ou d'intolérance à la buprénorphine et à la méthadone. Le prescripteur doit alors adresser au médecin-conseil de la caisse Primaire d'Assurance Maladie (CPAM), une demande de prise en charge au titre d'une affection de longue durée. Cependant, en l'absence d'un cadre dérogatoire précis, les positions varient fortement d'une CPAM à une autre¹⁶ ».

Les professionnels du sanitaire observent d'anciens injecteurs de **Moscontin[®]** opérant un switch vers le Skénan[®].

Le Moscontin[®] garde une bonne image parmi les médicaments à injecter. Bien que les pharmaciens nous rappellent qu'il possède un petit système retard physique qui permet une libération plus lente (car la morphine a une action rapide) mais qui entrave le passage dans la seringue et dont l'injection dans le système sanguin n'est pas recommandé.

Les conséquences sanitaires de l'usage détourné de Skénan[®] sont nombreuses : endocardites, tentatives de suicide, OD, coma, délabrements physiques (observables lors de relais de prescription ou lors de transferts de flux de patientèles où émergent d'anciens patients injecteurs de skenan[®] ou de Moscontin[®] mais sans dynamique de traitement MSO formalisé).

Cela fait plusieurs années qu'un usage de **néocodion** ne nous avait plus été rapporté ni par des professionnels ni par des usagers.

Cette année, des intervenants de Caarud déclarent avoir entendu des usagers évoquer ce produit et des éléments de préparation (« la pellicule qui entoure le cachet doit être lavée afin de limiter les grattements »).

Autres médicaments

Le clonazépam (Rivotril[®]). C'est une benzodiazépine et un antiépileptique qui fait l'objet d'une enquête officielle d'addictovigilance depuis 2006, un plan de gestion de risque est en place depuis 2008.

Ce travail d'enquête avait permis de mettre en évidence notamment les potentiels d'abus, de dépendance et d'usage détourné du Rivotril[®] ainsi que l'utilisation de cette benzodiazépine dans des cas de soumission chimique.

Les usagers observés par le dispositif Trend, expliquaient très bien les modalités d'obtention de cette molécule « *C'est plus facile à choper, suffit d'aller voir un médecin, ça fait moins flag (...) ils prescrivent !* »

¹⁶ Commission Nationale Des Stupéfiants Et Des Psychotropes. Compte-rendu de la 83ème réunion du 23 avril 2009- Adopté le 23 juin 2009 (page 4)

De nouvelles mesures concernant les modification des conditions de prescription et de délivrance ont été mises en place et sont toutes effectives au 15 mars 2012.

Ainsi, la prescription des formes orales de Rivotril® est faite sur des ordonnances « sécurisées¹⁷».

Elle s'ajoute à la restriction de la prescription initiale des formes orales de Rivotril® aux spécialistes en neurologie ou aux pédiatres¹⁸.

Depuis 2001, l'application d'un cadre strict de prescription et de délivrance du Rohypnol® (Flunitrazépam) avait provoqué un report sur le Rivotril®.

Les professionnels de première ligne, semblent déjà pouvoir observer une diminution des prescriptions de Rivotril® au profit, semble-t-il, de prescriptions de Valium® (Diazépam).

Ce qui fait dire aux professionnels « *le Valium fait sa réapparition* ».

Les équipes ne décrivent plus, comme l'année dernière, d'usagers fortement sédatisés et désinhibés (consommation le plus souvent associée à de l'alcool).

La consommation de Rivotril® reste un produit de défonce « *par défaut* » précise une intervenante.

Les consommations, parmi le public « jeunes en errance », sont toujours le fait des « *plus trashouilles de la zone* ». A noter, toutefois, un point nouveau, l'apparition d'un nouveau groupe de consommateurs issus des populations d'Europe de l'Est.

Quant au **Rohypnol® (flunitrazépam, benzodiazépine à visée hypnotique et sédative)**, il est principalement consommé par le public le plus précaire et souvent présenté comme « *la méga défonce du pauvre* » quand il est associé avec l'alcool. Son usage (public précaire de type CAARUD) est décrit en baisse pour cette année 2011. Les équipes observent « *moins de bouches colorées en bleues* ».

La consommation de Rohypnol® semble être le fait d'usagers (de la rue) habitués au dispositif de soin et en capacité d'aller voir un médecin pour se faire établir une ordonnance et donc capables de formuler cette demande.

L'Oxazepam (Séresta). Cet anxiolytique (apparenté benzodiazépines) apparait cet année tant pour les usagers que pour les professionnels comme un des médicaments phares parmi les médicaments détournés.

De plus, lors de la collecte héroïne menée en 2011, nous avons collecté des échantillons vendus comme de l'héroïne qui, après analyse, se sont révélés être uniquement du Séresta®. Dans d'autres cas, il s'agissait d'un mélange héroïne, caféine, paracétamol et Oxazepam.

Cette spécialité est destinée, initialement, au traitement symptomatique des manifestations anxieuses sévères et/ou invalidantes ainsi qu'à la prévention des manifestations du sevrage alcoolique tel que le delirium tremens notamment.

En usage détourné, les usagers recherchent ses effets relaxants. Les usagers ne décrivent pas d'effets de montée sauf en cas de consommation associée d'alcool.

Sa revente se fait essentiellement à la plaquette, la revente au cachet est rare.

En usage détourné, il est consommé en plaquette entière (certains précisent jusqu'à 30 par jour) par voie orale, en sniff mais peut aussi être injecté.

Certains usagers indiquent aussi en consommer afin d'assurer des descentes de cocaïne notamment quand cette dernière est injectée.

¹⁷ Au 7 septembre 2011

¹⁸ Renouvelable chaque année avec renouvellements intermédiaires possibles auprès d'un médecin non spécialiste

Les injecteurs de benzodiazépines et apparentées ont, semble-t-il, moins bien intégré les consignes de RDR concernant le filtrage que lorsqu'ils s'injectent de l'héroïne ou de la BHD.

Cocaïne :

« coke », « c », « la c », « base », « free base », « coke basée »

« La cocaïne se présente sous deux formes : *chlorhydrate* (poudre blanche obtenue à partir de la feuille de coca) destinée à être injectée (voie intraveineuse) ou sniffée (voie nasale) et *base* obtenue après adjonction de bicarbonate de soude ou d'ammoniaque au chlorhydrate de cocaïne (caillou, galette), destinée à être fumée (voie pulmonaire). La forme basée est appelée crack lorsqu'elle est vendue directement sous cette forme et généralement free base lorsque l'utilisateur achète le chlorhydrate et réalise lui-même la manipulation¹⁹ ».

Le chlorhydrate de cocaïne se présente sous une forme poudre. Cependant, pour la première fois un de nos observateurs rapporte avoir vu une cocaïne « *très très très compacte en boule elle est tellement compacte que les personnes présentent se l'envoient pour se la faire passer* », « *ils doivent la gratter avec un cutter pour pouvoir la taper* ». Cette cocaïne était vendue à 100 € le gramme pesé²⁰ avec un achat au grossiste à 70 € le gramme.

Au niveau local, il existe toujours un flou dans les discours quant à une possible similitude entre le crack, la cocaïne basée, la/le free base.

Interrogés sur cette question les usagers peuvent répondre:

« *c'est pas pareil je crois que c'est différent parce que le crack c'est pas tout a fait la même molécule* ».

« *pour moi baser de la coke c'est prendre du crack mais il parait que non des gens me soutiennent que non mais moi je reste sur mes positions tant qu'on m'a pas prouvé le contraire [...] après j'ai un pote qui m'a parlé de la free base en me disant que c'était une drogue à part entière et voilà donc je suppose ce ça doit être ça du crack*».

Les usagers de nos deux espaces d'observation jugent la cocaïne disponible et accessible.

Comme précisé dans le rapport précédent, la cocaïne semble avoir atteint une phase plateau dans son cycle de diffusion. Sa consommation est rapportée dans tous nos espaces d'observation et au-delà.

Elle est vendue au alentour de 70 € le gramme (minimum : 40 € et maximum : 120 €) avec, depuis dix ans, une diminution du prix moyen du gramme.

Fait nouveau, nous notons pour la première fois la vente dans l'espace urbain de « *cailloux de coke basée* ».

En 2005 et 2009, nos enquêteurs de l'espace festif avaient assisté à des transactions portant sur de la cocaïne basée proposée sous un format «caillou» comme cela se pratique avec le crack.

Cette année, il s'agit de vente du *résultat* d'un gramme de cocaïne basée. Les prix allant de 80 à 120 € le gramme.

Un usager explique que c'est donc : « *prêt à fumer après si tu achètes de la coke à 70 si tu la mets dans l'ammo et qu'après il t'en sort que la moitié ou même moins autant acheter direct à 120 € le caillou* ».

¹⁹ CADET-TAÏROU A. ; GANDILHON M. ; LAHAIE E. ; CHALUMEAU M.; COQUELIN A. ; TOUFIK A., *Drogues et usages de drogues. État des lieux et tendances récentes 2007-2009 en France - Neuvième édition du rapport national du dispositif TREND*, Saint-Denis, OFDT, 2010, 280 p.

²⁰ Le gramme pesé s'oppose au gramme de rue dans le sens où dans la rue, la quantité vendue est le plus souvent inférieure à un gramme même si acheteur et vendeur s'accordent sur un gramme

Nous sommes, actuellement, dans des logiques de vente différentes de celles en jeu pour la revente de crack, c'est-à-dire, des cailloux achetés à l'unité pour une somme modique par une population à faibles revenus.

D'après les discours, il apparaît que les personnes qui achètent des cailloux de free base le font car elles ne maîtrisent pas le processus de transformation. Leur achat est motivé par la peur de la perte du produit

Quant aux revendeurs, ils sont décrits comme étant aussi des consommateurs : « *c'est pas le petit rabzouz qui vend ses petits meuj de coke en bas de la cité c'est le gros consommateur qui vend pour consommer* ».

Cette année, deux points concernant la cocaïne attirent plus spécifiquement notre attention.

Tout d'abord, il s'agit de l'augmentation des discours sur la consommation de cocaïne injectée. Ce qui fait dire à des intervenants de terrain : « *les usagers du Caarud injectent plus la cocaïne que l'héroïne* ».

Ensuite, comme évoqué supra, il s'agit de la pratique de la consommation de cocaïne dite « basée ».

Pour la cocaïne injectée, cette pratique concerne essentiellement les usagers les plus âgés et certains migrants d'Europe de l'Est. Les plus jeunes usagers, tels les punks à chien ou les étudiants, la consomment basée ou plus généralement en sniff.

Comme l'année précédente, les équipes soignantes continuent d'identifier des groupes de filles injectrices de cocaïne. Des injectrices occasionnelles, vivant en squat que nous rattachons au groupe « jeunes en errance » et des injectrices régulières « travailleuses du sexe » (prostituées autochtones ou strip-teaseuses).

L'impact sanitaire de l'injection est important, les soignants décrivent des abcès, des lésions veineuses importantes, des purpura²¹, des endocardites pouvant se révéler mortelles.

La cocaïne est, selon les pharmaciens, thermolabile²². Ainsi, pour pouvoir la consommer fumée, les usagers recourent-ils à une manipulation chimique qu'ils nomment « basage »²³.

A noter, cependant, que nombreux sont les usagers déclarant ressentir des effets psychoactifs lorsqu'ils fument la cocaïne en joint ou bien lèchent une cigarette afin d'y faire adhérer la poudre avant de l'allumer. Certains rapportent uniquement ressentir de manière plus marquée les effets du tabac.

Dans tous les cas, pour ressentir certains effets spécifiques de la « free base »²⁴, il faut « *la cuisiner* ».

Sur notre site, les usagers préparent la cocaïne basée en ajoutant à la cocaïne de l'ammoniaque et de l'eau. Ensuite, ils chauffent la préparation et en extraient un « caillou » qu'ils fumeront dans une sorte de pipe le plus souvent artisanale appelée « baseuse ».

La transformation avec l'ammoniaque libère une forte odeur d'ammoniaque et donne un goût spécifique aux cailloux obtenus, ce qui oblige à multiplier les rinçages. C'est cette technique qui est privilégiée sur notre site.

Interrogés sur les raisons du choix d'un réactif par rapport à l'autre, il apparaît que ce choix est très dépendant de la technique utilisée par la personne ayant initié l'usager au basage.

« *La première fois ils nous ont juste préparéen fait un jour j'ai voulu faire moi même au début je rinçais pas j'ai appris à faire mieux c'est plus en regardant que vraiment quelqu'un qui m'a montré* ».

²¹ Lésion hémorragique au niveau des muqueuses ou de la peau

²² La thermolabilité est la propriété d'une substance à être détruite, décomposée ou à changer de propriétés lorsqu'elle subit une élévation de température (Source : Wikipedia)

²³ CF rapport Trend 2010

²⁴ Autre nom de la cocaïne basée

« On a essayé de m'expliquer comment baser avec du bicarbonate j'ai pas compris alors voilà » (comprendre alors voilà je base avec de l'ammoniaque).

Certaines populations ignorent l'existence de cette pratique ou du moins ne l'utilisent pas, bien qu'il s'agisse d'usagers fortement consommateurs de cocaïne.

Ainsi certains usagers issus des migrants d'Europe de l'Est, n'ont jamais recours à cette technique. Certains privilégient cette technique en raison de son efficacité : « les gens de ma génération ceux qui basent ont tendance à plus prendre de la coke en basant maintenant mais je pense que c'est plus du au fait qu'on connaît le produit et que finalement ça a pas tellement d'intérêt de sniffer de la coke en soi et la baser ça a un attrait supplémentaire je pense que c'est plus que je suis entourée de gens qui connaissent le produit ».

En termes de qualité, nous identifions au travers du discours des usagers deux cocaïnes très distinctes.

La première est jugée de piètre qualité, il s'agit de la cocaïne qui circule majoritairement. Les commentaires associés à sa qualité sont le plus souvent de nature scatologique.

La seconde beaucoup plus confidentielle est réputée de très bonne qualité. Elle serait acheminée directement, notamment d'Amérique Latine ou des Caraïbes, par des mules, ce qui limiterait les intermédiaires et donc les coupes.

« on vendait de la super bonne coke elle était presque pure elle arrivait de Saint Martin »

Un usager précise qu'outre la puissance des effets ressentis « on a le cerveau qui s'ouvre ». Cette cocaïne supporte très bien le basage.

En effet, nombreux sont les usagers qui basent la cocaïne pour juger de sa qualité.

Dans le cas d'une cocaïne jugée comme supérieure, un usager raconte : « avant basage 1,7g de cocaïne et après basage 1,5 g ».

C'est le rapport entre la quantité de cocaïne poudre qui a été utilisée initialement et la quantité qui reste après transformation qui sert alors d'argument de qualité ou de vente « elle sort à 0,8 » Ainsi ce qu'il faut comprendre, c'est que pour 1 gramme de cocaïne poudre l'utilisateur a obtenu 0,8 gr de free base.

Moins il y a de pertes plus la cocaïne est jugée de bonne qualité. De plus, la technique du basage permettrait de la purifier des éventuels produits de coupe.

Les produits de coupe retrouvés dans le cadre des analyses SINTES sont principalement : levamisole, phenacétine, hydroxyzine, lidocaïne²⁵.

Un usager revendeur précise qu'il coupe la cocaïne avant revente avec « du lactose ou un produit dentaire qui anesthésie comme la cocaïne ».

Au niveau national²⁶, est évoquée une dégradation du rapport qualité/prix de la cocaïne en circulation. Une variabilité de la qualité est aussi rapportée au niveau local par les forces répressives.

Les effets recherchés sont la stimulation, l'euphorie et les sensations de toute puissance physique et psychique.

Une usagère précise : « la cocaïne ça a plutôt tendance à accélérer le rythme cardiaque et à comprimer les poumons ».

Au sujet de la consommation avec de l'alcool, un usager raconte : « quand je prends des produits, notamment la cocaïne et que je bois en même temps je n'ai pas la sensation d'être ivre, ni de gueule de bois le lendemain matin »²⁷.

²⁵ Levamisole : antiparasitaire ; Phenacétine : antalgique, antipyrétique ; hydroxyzine : antihistaminique ; Lidocaïne : anesthésique local

²⁶ CADET-TAÏROU A., GANDILHON M., LAHAIE E., Tendances n° 78, OFDT, Paris, Février 2012

Cependant, les effets décrits peuvent varier en fonction de la voie de consommation. Ainsi, lorsque la cocaïne est fumée : « *ça met dans un état de stress de toute puissance [...] mais (je) reste calme en même temps j'aime bien gérer mon stress et rester calme [...] quand je base de la coke je me sens apaisée ça me faisais beaucoup de bien pour déconnecter de la réalité sans compter le côté addictif on a envie d'en reprendre si on met ça de côté j'aime beaucoup ce côté d'apaisement* ».

Un autre usager précise : « *Les premières bouffées procurent un flash c'est le top* » .

Pour un autre : « *moi la première fois que je l'ai basé j'ai eu l'impression de retirer des douilles comme si cet espèce de truc un peu convivial que la cocaïne sniffée c'est pas particulièrement convivial on prend une trace et puis on est un peu dans son truc alors que là on partage ça rend assez paranoïaque lui il en a eu une plus grosse que moi*».

La descente de la cocaïne peut être vécue difficilement par les usagers, notamment en raison de l'envie compulsive de re-consommer qu'elle engendre («*parce que la coke tu mets un gramme sur la table et il peut partir de suite* »).

Cet aspect est très prégnant dans les discours, les premières bouffées sont décrites comme très agréables « *après il faut finir le produit pour ne plus en avoir* ».

Les usagers décrivent des consommations qui se poursuivent jusqu'à épuisement complet du stock avec impossibilité de réfréner la consommation.

Pour clore des sessions de consommation de cocaïne, certains usagers recourent à la consommation de cannabis, d'héroïne ou de médicaments (Seresta®, Valium®).

En termes de trafic, les intervenants du champ répressif notent une moindre présence des affaires de cocaïne en 2011. Cette dernière représente toujours 1/3 des saisines avec peut-être une forme de stabilisation.

A noter quelques affaires d'utilisation de la voie postale à l'international (Guyane, Costa Rica) pour acheminer de la cocaïne mais dans le cadre d'un échange, depuis la France, avec de la résine de cannabis.

Les acteurs du répressif identifient aussi l'Afrique de l'Ouest comme nouveau point d'entrée de la cocaïne sur le territoire.

Les champignons

« *champi* », « *champotes* », « *champignons magiques* », ou en fonction des variétés : « *éthiopiens* », « *hawaïens* », « *mexicains* », « *équatoriens* »

Comme précisé dans le rapport précédent, les champignons hallucinogènes apparaissent particulièrement diffusés et activement recherchés lors de rassemblements festifs de type festival généraliste.

Pour cet exercice, nos observateurs ne font pas état d'une augmentation des consommations. Les champignons font partie du paysage des drogues tout en bénéficiant de l'image d'un produit à la dangerosité moindre. Ils sont consommés tout aussi bien par des lycéens que par des polyconsommateurs initiés.

²⁷ « Cocaïne et alcool interagissent : la cocaïne permet de boire beaucoup d'alcool sans ressentir aussi vite que d'habitude les effets de l'ivresse, l'alcool « amortit » les effets de la cocaïne et donne envie d'en consommer davantage. Ce qui se passe, en fait, en cas de consommation simultanée des deux produits, c'est que l'organisme recombine les molécules d'alcool et de cocaïne pour créer une nouvelle substance : le cocaéthylène, aussi puissante et toxique que la cocaïne mais qui agit plus longtemps». Source : 24 réponses sur la cocaïne, INPES, brochure disponible sur <http://www.inpes.sante.fr>

Cette année encore, les observateurs nous rapportent peu de scènes de deal mais plutôt des scènes de partage.

Les champignons en circulation semblent majoritairement issus de la champiculture avec des achats de spores et de kits de culture sur Internet (autour de 15 € la seringue en fonction des variétés et environ 30 € le kit pour une production d'environ 200 à 300 gramme si la culture est bien menée).

Certains usagers ramènent les spores des Pays-Bas.

Les spores sont livrées « *dans des boîtes, des pipettes avec une mousse pour planter les fleurs et de la sciure de bois* ». Le champignoniste improvisé suit en 2 ou 3 semaines le développement de ses champignons.

Ils sont ensuite revendus frais, en pochon de 4 ou 5 champignons rarement de la même taille.

Une usagère précise qu'elle mélangeait différentes variétés d'exotiques et raconte : « *les plus gros ne sont pas ceux qui font le plus d'effets* ».

Certains les font sécher pour pouvoir les conserver et les vendre plus tard.

En zone rurale, les forces répressives constatent des phénomènes de mode avec les champignons. Ainsi, les affaires liées à la culture de spores se multiplient pour un temps, leur nombre décroissant ensuite.

Les champignons sont consommés mâchés : tu « *mâchouilles c'est bien si t'as un yaourt ou un truc comme ça [...] pour après ou en même temps pour masquer le gout* ».

Les effets décrits sont des distorsions de perception de la réalité, « *assez proche du LSD mais avec moins de visuel ça fait cogiter ça désinhibe et ça fait délirer* ».

Les consommations sont ponctuelles car, comme le précise une usagère : « *on peut pas tenir longtemps avec les champignons à un moment les trips sont forcément mauvais* ».

Certains usagers pratiquent aussi des récoltes saisonnières, ils cherchent ce que l'on nomme « des locaux » c'est-à-dire des champignons hallucinogènes endémiques. Un usager raconte : « *on est allé en chercher sur les bouses de vaches mais personnes voulaient les manger en fait* ».

Ces derniers sont revendus moins chers (5 à 10 € le pochon) que les variétés dites exotiques (10 à 20 € le pochon).

Salvia Divinum

Pour cet exercice, de la sauge divinatoire a été collectée pour analyse. Celle-ci se présentait sous forme de feuilles entières, dans un sac plastique portant une étiquette spécifiant : Salvia divinorum, Oaxaca Mexico, 50 grammes. L'étiquette indiquait aussi le nom du vendeur (hollandais), ainsi qu'un n° de lot et une date d'expiration.

La salvia était-elle consommée fumée et mélangée à de l'herbe (cannabis).

Les usagers recherchent ses effets hallucinogènes. A fortes doses, les effets décrits sont : « *perte d'identité, dissociation, expériences mystiques, distorsions angoissantes du temps et de l'espace, anesthésie avec perte de conscience de plusieurs minutes* »²⁸.

En France, la *Salvia divinorum* et la salvinorine A sont classées sur la liste des substances vénéneuses²⁹ depuis 2010.

²⁸ OFDT, Première identification du principe actif de la Salvia Divinorum dans SINTES. Note d'information du 19 juillet 2002

²⁹ Arrêté du 2 août 2010 portant classement sur les listes des substances vénéneuses

Cannabis

« *Shit* », « *beuh* », « *herbe* »

Que ce soit sous sa forme résine ou sous sa forme « sommités fleuries séchées » (*herbe*), le cannabis se consomme essentiellement fumé et en grande majorité associé à du tabac pour garantir sa combustion.

Sa revente sous des formes « *barrette* » (2 ou 3 g) ou « *savonnette* » (250 g) n'a quasiment plus cours.

La revente se fait souvent aux 10 grammes ou aux 100 grammes.

Les taux du principe actif (THC) contenu dans les échantillons analysés font apparaître 3 zones de taux : des échantillons autour de 5% de THC, des échantillons autour de 9% et des échantillons autour de 17%³⁰.

Cette répartition tripartite se retrouve aussi dans les prix. Ainsi les intervenants du champ du répressif observent des ventes autour de 3000-3500 €/kg (qualité supérieure), des ventes autour de 1400-1500 €/kg et enfin des ventes autour de 800-900 €/kg.

Pour le quidam, il est possible de trouver de la résine autour de 4 € le gramme.

Cependant, il existe des qualités. Il y a notamment du « *pakistanaï* » ou « *paki* » qu'un usager définit comme « *du bon gras qui est censé venir du Pakistan il est marron clair pas très foncé il est vachement cristallisé il est souple un peu élastique* ».

Il y a aussi « *l'olive* ». Il explique : l'« *olive c'est la forme n'importe quel shit roulé en boudin [...] après c'est censé être le mode de transport aussi parce qu'ils se le mettent dans l'anus après en général c'est du bon shit c'est entre de l'afghan qui serait super bien et du bon gras (c'est) très dur l'olive* ». « *L'olive c'est bon et c'est hors de prix et c'est impossible à effriter* ». Achat entre 60 et 80 € les 10 g.

Quant « *au bon gras* », c'est « *pas la meilleure qualité c'est le meilleur rapport qualité /prix* ». Achat à 50 € les 10 g.

Pour l'herbe, nous entendons parler de : « *Skunk* », « *Cream Caramel* », « *Jack Herrer* », « *New White* », « *Orange Bud* », « *Sinsemilla* », ...

Il s'agit d'herbes qui ont toutes une excellente réputation, issues du travail de sélection des banques de graines hollandaises.

L'herbe produite localement peut être vendue aux alentours des 8 € le gramme mais peut facilement atteindre les 12 à 15 € le gramme.

Le cannabis étant dans une phase de diffusion depuis plusieurs années, nous le considérons quelquefois à tort comme un bruit de fond dans les consommations de substances. En effet, il est la première substance illicite consommée en France.

Cette année 2011, le cannabis nous apparaît comme extrêmement visible.

Cette visibilité est présente quelque soit le point depuis lequel on se place pour observer. Ce qui diffère, c'est le motif qui le rend visible.

Ainsi, pour les acteurs du répressif, le cannabis (résine) est le produit principalement retrouvé dans les affaires traitées. Avec une augmentation des quantités de produit saisi après un creux en 2009.

Quant au Parquet, il met l'accent sur l'autoculture et multiplie les condamnations à des stages de sensibilisation aux dangers des stupéfiants.

A pointer aussi, la multiplication des contrôles routiers avec recours à la salivette³¹, au cours desquels du cannabis est retrouvé surtout associé à de l'alcool.

³⁰ Echantillons provenant de saisies policières et analysés par le Laboratoire TOXGEN à Bordeaux

³¹ Test de dépistage des stupéfiants par la salive utilisé par les forces de l'Ordre

Les acteurs du champ sanitaire s'inquiètent tant d'un point de vue somatique que d'un point de vue social.

Ils rapportent des cas d'infections pulmonaires avec des emphysemes (chez des consommateurs de cannabis atteignant la quarantaine et qui ont une carrière de consommation qui remonte à l'adolescence).

Ainsi que des artérites imputables au cannabis pour des 35/40 ans ou encore des troubles neurologiques tels que convulsions, AVC.

A noter aussi des troubles vasculaires chez des jeunes filles sous contraceptif oral.

Toutefois, si certains effets délétères sont visibles il peut aussi s'agir d'un effet de classe et pas nécessairement de la découverte d'effets à long terme non encore observés.

D'un point de vue social, les intervenants notent une intensification de la banalisation chez les usagers et dans leur entourage, la consommation de cannabis « *fait partie d'une habitude de vie* ».

Les premiers résultats de l'enquête ESCAPAD 2011 montrent qu'à 17 ans³², 41,5 % des interrogés (soit quatre sur dix) déclarent avoir déjà eu l'occasion de consommer du cannabis.

En population adulte, « parmi les drogues illicites, le cannabis reste de très loin la substance la plus consommée, avec 13,4 millions de personnes à l'avoir déjà essayé. Son usage régulier³³ [...] concerne plus de un million de personnes en France »³⁴.

Les intervenants du champ de la prévention notent une indifférenciation des espaces et des moments de consommation avec, dans certaines familles, une organisation pour permettre aux enfants de fumer avec une stratégie d'adaptation au moins pire (fumer dans l'espace protégé de la maison plutôt qu'à l'extérieur).

Il n'est pas rare que les intervenants des consultations jeunes consommateurs reçoivent des jeunes pour avoir roulé un joint en cours.

Certains intervenants expliquent que pour la première fois de leur carrière, ils doivent demander aux jeunes usagers s'ils parlent de tabac ou de cannabis quand ils disent qu'ils fument. Ce point illustre la banalisation de l'usage de cannabis et le statut indifférencié des substances.

Les acteurs du répressif s'étonnent de la désinvolture dont font montre les plus jeunes (les 15-16 ans) lorsqu'ils leur rappellent que la consommation et la détention de cannabis sont interdites sur le territoire français.

Cette incompréhension se retrouve aussi chez certains usagers plus âgés qui l'expriment lors des stages de sensibilisation aux dangers de l'usage de produits stupéfiants.

En effet, il s'agit d'usagers présentant une consommation de très petite quantité, très ritualisée, très contrôlée, exclusivement le soir. C'est souvent leur première interpellation pour une consommation qui a souvent plus de 20 ans. Ils ont été interpellés en voiture, à la plage ou devant chez eux. Ces usagers normés ne comprennent absolument pas ce qui leur est demandé dans le cadre de ces stages.

Dans le même esprit, des cultivateurs/consommateurs, pour certains âgés de plus de cinquante ans, vivent leur interpellation et leur participation au stage de sensibilisation aux dangers de l'usage de produits stupéfiants comme une injustice. En effet, ils ont fait le choix de cultiver de petites quantités, ne peuvent pas être suspectés de revente et ont clairement opté pour l'auto-culture afin de limiter le contact avec l'univers du deal et de la mafia. Ce qui à leur yeux les dédouane de toute attitude criminelle.

³² En France métropolitaine

³³ Consommation de cannabis d'au moins 10 fois au cours du mois ou d'au moins 120 fois au cours de l'année

³⁴ BECK F., GUIGNARD R., RICHARD J-B., TOVAR M-L. ; SPILKA S.. Les niveaux d'usage des drogues en France en 2010 - Exploitation des données du Baromètre santé 2010 relatives aux pratiques d'usage de substances psychoactives en population adulte. Tendances 76, juin 2011, OFDT, Paris

Pour les usagers, le cannabis devient une source d'insécurité due à l'intensification des contrôles notamment routiers et aux conséquences qui en découlent : suspension de permis, pertes de points, amendes,...).

D'un point de vue somatique, certains usagers cherchent aussi à réduire les risques sanitaires liés à leur consommation. Ils se documentent sur les solutions alternatives tels que les vaporisateurs³⁵.

Cette approche de RDR concerne plus spécifiquement les usagers ayant dépassé la trentaine et qui s'inquiètent des conséquences de leur consommation au niveau pulmonaire notamment. Rares encore sont ceux qui s'interrogent sur son impact au niveau psychique.

2011, voit se perpétuer et s'amplifier la pratique de l'auto-culture de cannabis.

Ce phénomène apparaît comme majeur. Cependant il renvoie aussi bien à « *3 pots sur la fenêtre qu'à des installations plus lourdes* ». Un petit pot contenant un pied de cannabis devient ainsi un cadeau fort valable pour un anniversaire remplaçant une plus traditionnelle bouteille d'alcool et comme signe d'appartenance à la famille des cannabiculteurs.

Les années précédentes nous parlions d'herbe « locale » comme d'une herbe dont le titrage en THC se situait aux alentours des 5% et dont le prix était souvent inférieur à celui d'herbes produites aux Pays-Bas.

Nous devons réviser notre vocabulaire et parler dorénavant « *d'herbe produite localement* » d'après des graines sélectionnées. Evidemment, certains récupèrent les graines d'une année sur l'autre mais touchent aux limites de l'hybridation.

Diverses affaires relatées dans la presse locale permettent de comprendre que certains cannabiculteurs maîtrisent la chaîne complète de la production :

« *L'enquête a permis d'établir qu'un couple et leur fils, impliqués dans le trafic depuis 2002, animaient ce réseau en assurant à la fois l'acquisition des graines et du matériel nécessaire, en Espagne et aux Pays-Bas, la plantation et la production de l'herbe et, enfin, la vente du produit fini sur le Sud Bassin et le Val de L'Eyre* »³⁶.

Cependant, tous les cannabiculteurs ne pratiquent pas une culture en quantité. Nombreux sont ceux qui ont recours à l'auto-culture pour échapper aux réseaux de deal et « *squeezer les intermédiaires* » car l'achat de rue est notamment en opposition avec leur statut social.

Certains se prévalent même de prétendre à la certification « culture biologique » en employant ni engrais chimiques ni pesticides.

L'auto-culture renvoie aussi bien à des productions en extérieur (forêts, jardins, en plein champs dissimulés au milieu de plants d'espèces différentes et assurant un camouflage tout en bénéficiant d'un système d'irrigation) qu'à des productions en intérieur dite « en placard ».

La production en extérieur est tributaire du cycle des saisons et connaît son pic de production en fin d'été. Cependant ce type de culture semble majoritaire.

« *En extérieur c'est tout bénéf en extérieur y a rien à faire tu mets la graine et c'est tout ils vont pas se trimbaler des citernes d'eau pour arroser ils font ça pousser chez eux* ».

La culture indoor permet une production étalée tout au long de l'année.

Tous les usagers ne sont pas dans une logique commerciale et tous ne cherchent pas à dégager des bénéfices. A côté des usagers/revendeurs, il existe des usagers qui font don du surplus de production, ou encore des usagers qui revendent pour amortir l'achat du matériel et leur factures d'électricité.

Un usager estime que l'herbe produite en extérieur a un prix de revient à moins de 5 € tandis que celle produite en intérieur « *sort à 7€* » (son estimation des prix de revient nous semble un peu trop élevée).

³⁵ La vaporisation représente une alternative à la combustion

³⁶ Sud Ouest, article du 14 juillet 2011

Le matériel est souvent acquis en Espagne, les boutiques offrant tout le matériel nécessaire (bacs, lampes, extracteurs, substrats, irrigation...à l'exception des graines) sont installées dans les villes frontalières.

L'auto-culture ne fournit pas le volume nécessaire pour répondre à la demande des consommateurs.

La résine saisie localement est principalement issue du Maghreb et du rif marocain.

Le trafic classique fait de l'Aquitaine une porte d'entrée pour la résine de cannabis (2^{ème} rang pour les passages frontaliers dans les échanges Nord/Sud)

Le produit est distribué grâce à un tissu local de vendeurs organisés ou bien stocké avant réexpédition.

Certains usagers revendeurs se fournissent aussi en Espagne, Irùn étant présentée comme une ville de prédilection pour les achats de résine.

La généralisation des dépistages contraint les usagers tels que les conducteurs de poids lourds ou le personnel des centrales nucléaires, par exemple, à mettre en place certaines stratégies.

Lorsqu'il s'agit de tests effectués dans le cadre d'embauche nouvelle ou dans le cadre d'une visite médicale régulière, les usagers stopperont leur consommation quelque temps avant le contrôle.

Même chose pour les sportifs car « le cannabis appartient à la liste des produits dopants interdits aux sportifs depuis le 28 avril 1988 en raison de ses effets sur le stress, la douleur et les perceptions, susceptibles d'améliorer les performances »³⁷.

Sachant cela, les sportifs développent des pratiques de régulation intégrées à l'activité sportive, ils ne consomment que pendant la trêve du 15 juin au 30 juillet.

Amphétamine/ speed

« *Speed* », « *speedo* », « *amphet* », « *amphétamines* »

C'est la poudre la moins chère présente sur le marché (15- 20 € le gramme). Son prix reste stable d'une année à l'autre.

Selon les usagers, les amphétamines représentent « *un bon rapport qualité/prix* ». Et pour les usagers/revendeurs, leur vente « *permet de se faire de l'argent facilement* » avec un achat à environ 10 € le gramme et une revente atteignant quelquefois 25 € le gramme.

Sans grand changement par rapport à l'année précédente, avec toutefois une augmentation des récits en début d'année 2011, sa consommation nous est rapportée aussi bien dans l'espace urbain que dans l'espace festif.

C'est un produit régulièrement utilisé par le public Caarud.

Néanmoins, comme le précise la dernière enquête sur l'activité des Caarud portée par l'OFDT :

« Les consommations de MDMA, d'amphétamine et d'hallucinogènes parmi les usagers des structures de première ligne restent principalement le fait de ceux qui fréquentent également le milieu festif techno (à l'exception de certains hallucinogènes naturels)³⁸ ».

Quant à sa consommation dans l'espace festif techno, nous citons ici quelques lignes d'un article publié dans le quotidien local suite à une free party : « un Charentais de 26 ans a été interpellé et placé en garde à vue. Il serait venu délibérément dans l'intention de trouver des clients pour écouler

³⁷ « Drogues & Dépendance, le livre d'information » INPES, MILDT paru sur le site www.drogues-dependance.fr

³⁸ Chalumeau (M.), Les CAARUD en 2006 et 2007 – Analyse nationale des rapports d'activités, OFDT, Saint-Denis, 2010, 21 p. (page 11)

une quinzaine de sachets d'amphétamine. Le speed s'est révélé être de la poudre de PCP, un anesthésiant à usage vétérinaire utilisé de manière détournée pour se droguer »³⁹.

Chez les usagers, les amphétamines ont une image assez lissée d'une drogue contrôlable du fait peut-être de leur utilisation connue dans le cadre de régimes amincissants.

Un usager raconte s'être initié aux stupéfiants sous une forme poudre via les amphétamines. Interrogé sur ce qui motivait son choix, il répond : « *parce qu'on voulait pas un truc complètement psychédélique pour commencer* ».

Les amphétamines sous une forme poudre ou pâte sont consommées le plus souvent en sniff mais « *ça pique le nez* », tout en pouvant être aussi consommées par voie orale ou veineuse.

MDMA - Ecstasy

« MD », « MDMA ».

La MDMA (3,4 méthylènedioxyamphétamine) est le nom du principe actif de l'ecstasy, qui vendue sous un format comprimé sera appelée « taz », « ecsta », « xtc ».

La MDMA possède une bonne image chez les usagers, elle est jugée comme très disponible en milieu festif.

Vente au gramme entre 50 et 60 €. La forme dite cristal supposée de qualité supérieure s'impose comme forme dominante. Un usager précise que c'est « *tout le temps des cristaux qu'on met en poudre des fois des cailloux plus ou moins gros* ».

Certaines poudres présentent une coloration avec, par exemple, une « *couleur grise presque mauve* » ou plus classiquement beige.

Sur le site, c'est toujours la forme poudre/cristal qui prédomine avec toutefois un retour de la forme comprimé tant avec logos (« *trèfles roses* », « *Armani* ») que sans (« *des artisanaux* »). Les prix du comprimé variant entre 5 et 15 € l'unité.

Cependant, celle-ci n'est pas uniquement vendue au gramme mais à la gélule⁴⁰ ou au parachute⁴¹ au prix de 10 €.

La vente à la gélule ou au parachute n'assure pas la possibilité d'un contrôle de la qualité par l'acheteur. Un observateur en milieu festif précise toutefois qu'un usager raconte qu'il achète la MDMA en gélule de 0,1 g pour ensuite rassembler le contenu de plusieurs gélules afin de contrôler la quantité et la qualité et de faire un parachute.

La MDMA est consommée par voie orale (gélule, parachute).

Certains la dissolvent dans une boisson car le sniff irrite trop fortement les sinus.

Un usager raconte que sa copine ne veut pas sniffer (« *fait trop mal au nez* ») et donc par solidarité, il consomme la MDMA mélangée à de la bière.

La prise par voie orale nécessite le travail de digestion par l'organisme avant l'obtention des effets: « *Le MD pour le coup il faut attendre (quand pris en parachute) alors pour le coup t'en prend un deuxième parce que tu crois que ça ta rien fait t'as les deux qui pètent en même temps t'es content* ».

Les effets décrits sont toujours une forte empathie mais qui s'accompagne de tensions : « *le MD ça crispe direct ça rend love direct* ».

« *sous MDMA tout le monde s'aime, va aller vers l'autre, se promettre amitié éternelle, un truc sympa à faire dans la semaine et puis ... rien !* ».

³⁹ Sud Ouest article du 02 janvier 2012

⁴⁰ Contenant 0,1 ou 0,2 g

⁴¹ La poudre est vendue emballée dans une feuille de papier à rouler afin d'être ingérée plus facilement

La durée des effets est décrite comme dose-dépendante et « *de comment on la prend en trace en parachute en trace de 1 h à 4h ça dépend des quantités* ».

La MDMA fait partie des produits (avec le LSD, la kétamine) pour lesquels les usagers décrivent un lien entre les effets ressentis et l'ambiance musicale : « *Il m'arrive de prendre des ecstasy, mais une fois en club, pour décoller avec le son* ».

Via le dispositif SINTES, nous avons collecté des comprimés (« *Batman double face* » et des « *artisanaux* » de couleurs ocre et rouge) vendus comme MDMA qui se sont révélés être du Mcpp (m-chlorophénylpipérazine pour 1- (3- chlorophenyl) pipérazine. Ce produit est non classé en France.

Certains usagers la fument. Une usagère précise : « *les mêmes effets que la c (cocaïne) des pires montées* ». Là encore, des usagers expérimentent l'aluminium pour la fumer : « *Le MD en dragon ça se liquéfie c'est comme si tu avais fumé 2 paquets (de cigarettes) ça plombe les poumons* ».

En termes de petit trafic, un usager revendeur explique qu'il achète la MDMA à 20 € le gramme et qu'il la revend ensuite en gélule en confectionnant entre 13 et 14 gélules avec un gramme. Le produit de coupe utilisé est du Geluprane® car « *la couleur est bien et c'est déjà en poudre* ».

La personne précise être attentive au choix des produits de coupe : magnésium ou Geluprane® pour le MDMA.

La consommation concomitante d'alcool est décrite comme potentialisant les effets du MDMA. Certains usagers consomment du cannabis au moment de la montée pour atténuer certains effets trop intenses. Le cannabis est aussi très utilisé en descente de MDMA. D'autres utilisent des stimulants comme les amphétamines ou encore de la cocaïne : « *pour couper le MD j'ai fini la soirée avec de la coke* ».

Kétamine

« *ké* », « *kéta* », « *spécial K* ».

La kétamine peut-être vendue soit en poudre soit en liquide. Sous cette dernière forme, son transport se trouve facilité. Elle doit cependant être « *cuisinée* » pour être consommée, c'est-à-dire réduite en poudre par évaporation du liquide soit via à un bain marie soit directement dans une poêle.

Un usager raconte : « *moi j'achète au gramme c'est les copains qui achètent mais oui y en a qui achètent des litres* » ; « *quand on l'achète en liquide je sais pas c'est des litres de ké ils disent donc c'est par litre mais je sais pas combien de doses y a dans un litre* ».

Pour 2011, cette substance est toujours très disponible dans l'espace festif techno et en festival généraliste avec néanmoins une légère baisse de sa disponibilité en milieu urbain.

Les discours sur la kétamine sont sous représentés cette année chez les usagers Caarud avec toutefois, comme l'année dernière chez ce public, des récits d'injection plus souvent en IM qu'en IV.

Un éducateur rapporte les propos d'un usager qui préfère l'injection en intramusculaire car selon lui les cristaux de la kétamine peuvent « *couper et boucher les veines* ». Il précise « *ça fait pas de mélasse tu risques pas de manquer la veine c'est plus rapide plus discret* ».

Un jeune usager de l'espace festif techno raconte qu'un de ses amis a essayé : « *musculaire ou veineux je sais pas je sais qu'il a bavé pendant 2 heures sur la banquette arrière de la voiture* ».

Pour la première fois, les intervenants en milieu scolaire, rapportent des consommations chez des lycéens (en sniff).

Les récits autour de cette substance évoquent toujours la question de l'usage auquel est destiné la kétamine consommée (humaine ou vétérinaire) : *« c'est de la ké humaine c'est beaucoup plus delirogène tu fais pas de k-hole elle est beaucoup plus rigolote [...] l'humaine elle est moins dosée tu tombes beaucoup moins elle est plutôt blanche »*.

Celle à usage vétérinaire est jugée comme plus forte.

Quant à la couleur, cette dernière n'est plus retenue comme argument de qualité, les intervenants et les usagers attribuant la couleur à l'adjonction de colorants alimentaires (*« on a mis du colorant alimentaire dedans elle était rose mais ça change rien en fait c'est juste pour l'esthétique [...] c'était pour se démarquer des autres »*).

Le moyen de transport utilisé est toujours cité comme explication de la couleur (*« si la kétamine est verte c'est parce que elle a été transportée dans une bouteille de bain de bouche Hextryl®*).

L'origine géographique entre toujours en ligne de compte : *« on dit beaucoup de l'indienne qui vient d'Angleterre ça y a en pas mal »* sans pour autant manquer de lucidité *« non c'est comme tout après c'est que des appellations on sait pas d'où elle vient vraiment quoi si ça se trouve elle est sortie d'un cabinet vétérinaire français »*.

C'est une substance dont l'image évolue positivement année après année. Le K-hole n'est pas l'effet recherché pour les populations observées.

Les usagers identifient clairement les effets anesthésiants comme les effets dissociatifs.

Certains voient cela comme *« un truc complètement psychédélique »*.

Un usager précise consommer pour l'impact qu'a la kétamine sur sa perception de son environnement sonore. Il raconte *« C'est pour le son surtout pour sentir le son ça fait un peu comme un kaléidoscope qui marcherait avec la musique et après ça part en voyage ça part sur le visuel les perceptions sont complètement chamboulées »*. Il parle de *« la liquéfaction des décors »*.

Un autre raconte : *« j'aime bien l'effet où ça me pose en fait elle coupe un peu le reste si t'as pris des trucs avant [...] ça te pose un peu comme si tu prenais de l'héroïne »*.

Il précise : *« tu pars dans un délire un petit peu obscur parce que tu vois plus trop t'as l'impression que t'as tes sens qui changent en fait de voir avec ton oreille »*

Un autre précise : *« on part en grand voyage [...] on (ne) comprend plus rien à la réalité tout se met à se mélanger les perceptions sont complètement bizarres après si on en prend juste un petit peu ça permet d'entendre la musique alors ça c'est compliqué comme formulation devant le son ça fait des distorsions [...] après plus on en prend [...] c'est les images qui (ne) sont pas pareilles et si on en prend encore plus on se fait son film à soi alors qu'on ne bouge pas »*.

Interrogé sur ce point, un usager explique : *« on reste au même endroit mais t'as l'impression que le camion il avance alors que pas du tout t'as l'impression de pouvoir piloter un jour j'étais dans un fauteuil est je pouvais aller où je voulais quoi on se voit à la troisième personne comment ça se dit décorporation un truc comme ça » [...]* *« pas vraiment (l'impression de sortir de ton corps) d'en sortir mais de le voir c'est la vue qui est d'un autre endroit par derrière »*.

Un usager raconte que par exemple il est en train de participer à une conversation avec ses amis et que pendant un temps qu'il juge relativement court il ne comprend plus rien à la conversation.

Il précise *« c'est pas le black out complet tout dépend la kétamine que tu tapes c'est si elle est forte tu (ne) peux plus parler si elle est moins forte tu arrives quand même »*.

La possibilité de danser ou tout simplement de garder l'équilibre semble dépendre des quantités consommées.

Les usagers décrivent une certaine angoisse ressentie pendant la montée tout en expliquant que c'est en même temps ce qu'ils recherchent : *« ce qu'on recherche tout en restant raisonnable et en commençant par des petits machins (traces) en allant de plus en plus avec des grosses traces ou quoi mais c'est pas ce que je veux direct parce que se serait beaucoup trop violent »*.

Bien que les usagers aient clairement apprivoisé cette substance, sa montée est souvent qualifiée de « violente ».

Un usager précise les « gens qui consomment la kétamine c'est pas un effet de mode enfin j'ai pas l'impression c'est tellement fort comme produit que les gens ils ont quand même des aprioris ».

Ce même usager ajoute : « c'est une drogue un peu de mec » interrogé sur ce qu'il entend par là il répond : « C'est gris [...] c'est hard comme truc tu prends une trace c'est pas comme la coke ou du MDMA ou de l'héroïne t'as une montée [...] j'en ai fait taper à une copine [...] on a oublié de lui dire que ça montait [...] elle a essayé de gérer ça allait mais ça te met les yeux un peu comme ça t'y vois pas loin ».

Ainsi, en termes de dosage, la kétamine nécessite une attention particulière : « un tout petit peu et après on voit ce qu'elle fait on augmente petit à petit ».

« Au moins deux fois moins (que de la cocaïne) surtout pour la première quoi parce qu'on est jamais réceptif pareil ça dépend de l'état d'esprit ça dépend des soirées ça dépend de la ké aussi et puis c'est tellement traître aussi il suffit d'absolument pas grand-chose de plus pour tout faire basculer ».

Bien que le prix au gramme soit élevé, cette dernière à la différence de la cocaïne, par exemple, permet une consommation échelonnée sur toute la nuit.

« la ké tu dois avoir un peu plus de sous mais tu sais que ça va te durer toute la nuit parce que tu vas prendre petit à petit » ; « le pochon de ké qui va durer plus longtemps parce qu'on peut pas tout taper d'un coup ».

La kétamine est réputée pour ne pas engendrer de descente,

Un usager raconte : « la descente tu ressens légèrement l'effet [...] tu peux en reprendre encore c'est pas violent la descente c'est pas comme ça travaille pas les muscles [...] physiquement ça te touche pas c'est pour ça y en a ils en prennent gaver ça peut être marrant tu sors de comme un acide un peu tu t'en prends une trace du coup c'est 20 minutes tu pars loin et t'as pas d'effets secondaires c'est vrai que c'est le top pour les lendemains tu te réveilles t'es comme si t'en avait pas pris ça donne l'impression que la kétamine est un produit qui te fait pas mal tu vois ce que je veux dire au corps pas comme quand tu prends un ecstasy du MD ou même tous les produits ça a une descente alors que là c'est vrai la descente tu la sens pas ».

En régulation, un usager précise « si on prend cher si on fume des gros pétards après y a pas vraiment de descente c'est que ça s'arrête d'un coup après on est crevé on est bon à rien ».

Un autre aspect positif déjà évoqué est la durée relativement courte des effets ressentis : « les effets sont pas long du tout quoi toute façon le voyage ça dure 20 minutes une demi heure la ké ça dure pas très longtemps [...] « si ça va pas on sait que dans une demi heure se sera fini ».

« T'as la montée qui dure une demi-heure tout redevient pareil [...] tu sens un petit peu un truc mais ça va ».

C'est une substance pour laquelle les usagers identifient clairement le phénomène de tolérance : « j'ai des potes ils tapent 1 gramme ce samedi il a tapé 0,36 g y a rien fait il a fallu qu'il tape 1 g on a des petites balances »

Questionné son interprétation de l'adage « kétamine bonne mine » un usager répond : « c'est pour faire rire parce qu'on a vraiment pas une bonne mine du tout » [...] « une bonne tête de déterré ça tire les traits ça fatigue vachement ».

Ce retentissement physique fait dire à certains : « moi par contre la ké impossible je reste à la maison je sors pas ».

Certains usagers associent leur hospitalisation pour coliques néphrétiques ou infection urinaire à leur consommation de kétamine (usagers vivant en squats, en camion)⁴².

C'est dans l'espace festif que nous trouvons le plus de témoignages sur l'enchaînement de consommation au cours d'une nuit.

L'alcool et le cannabis pourront être consommés tout au long de la nuit bien que rouler un joint semble délicat pour quelqu'un sous l'influence de la kétamine.

En début de soirée (ou plus exactement à l'arrivée sur le lieu de la free party), le choix peut se tourner vers des stimulants : cocaïne ou MDMA ou bien vers un hallucinogène tel que le LSD (dans ce cas, les effets dureront toute la nuit).

Quant à *« la ké [...] j'aime bien la prendre le matin quand le jour se lève [...] parce que la nuit c'est vachement oppressant donc quand le jour se lève c'est plus agréable sur la redescende des trips »*.

Pour un autre usager : *« contre je prends de la ké vers 10h le matin quand j'ai envie de faire le chill out et que j'ai toujours envie de parler avec personne »*.

La kétamine peut aussi être mélangée avec de la cocaïne. Ce mélange est appelé Calvin Klein, et est apprécié des consommateurs de kétamine : *« ça part vite à la fin y en a plus beaucoup pourtant ça serait là que ça serait le mieux au matin »*.

LSD

« trip », « peutri », « goutte », « buvard », « micropointe »

Sur notre site, le LSD signe son grand retour. Cette réapparition, principalement dans l'espace festif, se confirme bien cette année.

Cette substance était décrite comme systématiquement disponible sur les rassemblements techno de l'été ainsi que sur les festivals généralistes.

Nous sont rapportées des consommations sous des formats *« buvard »* (*« avatar », « Hoffmann », « Shiva », « Ganesh », « Superstar », « Fat Freddy », « goutte »* et *« micropointe »*).

Le prix du buvard se négocie à l'unité entre 5 et 10 € ;

Cette année, un usager évoque même un goût pour le LSD celui du crayon à papier.

La forme goutte est consommée après avoir été déposée sur la main, directement dans la bouche ou sur un bout de kleenex mais certains vendeurs fournissent un morceau de sucre comme support. La goutte est censée être plus puissante que le buvard car *« plus fraîche »*.

Une usagère décrit ainsi les effets de la goutte versus ceux des cartons : *« c'est plus plus plus plus et après les cartons c'est suivant les cartons ils sont complètement différents ils ont pas tous les mêmes effets ils montent pas tous à la même vitesse ils montent pas tous pareil. Y en a qui sont plus visuel y en a qui sont plus mental »*.

Cette année encore, les usagers nous rapportent avoir consommé de la *« mescaline synthétique »* vendue sous l'appellation *« étoile rouge »*.

En 2010, nous avons collecté un échantillon portant cette appellation qui s'était révélé être du LSD.

Une usagère de l'espace festif alternatif (techno et punk-rock) décrit des effets qu'elle juge intenses et plus puissants que ceux du LSD classique et précise *« j'avais l'impression que la musique me touchait »* (prix d'achat de l'étoile : 8 €).

Les usagers en ont une vision positive mais cependant le considèrent comme une substance difficile à manipuler tant par son impact psychique que par les risques de transfert en transdermique au moment des transactions⁴³.

⁴² L'impact de la consommation de kétamine sur le tractus urinaire a été étudié mais est encore discuté.

Source : Peggy Sau-Kwan Chu, Wai-Kit Ma, Cheong Yu, Ming-Kwong Yiu, Chi-Wai Man. Destruction of the urinary tract by kétamine abuse, Hong-Kong Local experience surgical practice .Volume 14, Issue 2, May 2010 (pages 44-48)

Cette année pour la première fois nous avons pu observer, nous même, la pratique consistant à se mettre une micro-pointe dans l'œil. Jusqu'à présent cette pratique relevait, pour nous, de la rumeur. L'usager précise avoir recours à cette voie pour amplifier les distorsions visuelles « *c'est bien pour les hallu quand il y a des lasers* » et reconnaît que cela provoque des irritations au niveau de l'œil (« *des fois ça me fait des petits boutons blancs* »).

C'est le plus puissant des hallucinogènes et dans les entretiens avec les usagers, le risque de « *rester percher* » lors d'un trip est régulièrement évoqué.

Ainsi une usagère explique qu'après avoir eu un très puissant trip pendant lequel elle a « *vu le vent écrire [...] en arabe [...]* » et s'être dit « *mince pourquoi je peux pas comprendre ce que le vent écrit* ». Elle a eu besoin d'environ 5 mois pour avoir « *l'impression de recommencer à un moment à être normale à être dégager du LSD j'ai eu l'impression à un moment d'avoir le choix de sombrer ou pas dans la folie* ».

Le LSD est une substance dont les effets durent plusieurs heures.

Une usagère précise : « *un trip je vais pas en prendre un si je vais en club parce que je sais que le club il va fermer que je vais encore être tout en train de clignoter je vais rentrer chez moi je vais pas pouvoir dormir avant je sais pas combien de temps les trips c'est de la drogue de festival ou de teuf* ».

Elle raconte : « *les premiers effets sont visuels chez moi et je commence à voir les lignes qui sont moins droites et les contours qui deviennent un peu plus flous* », « *et souvent je rigole* ».

D'abord « *on commence à ressentir les effets au bout de 30 minutes à peu près et les premiers effets et puis après c'est progressifs c'est continu* ».

La consommation en club est néanmoins régulièrement décrite, les usagers réduisant la quantité consommée (prise par quart ou moitié) pour s'adapter aux contraintes du lieu clos et de la foule.

Interrogée sur le risque d'être repérée par le personnel assurant la sécurité dans le club, elle répond : « *avec les trips non parce que t'as l'air alcoolisé* ».

La vente du LSD en club est beaucoup plus rare : « *en général le LSD ça se trouve plutôt avant (l'entrée en club) mais ça peut se trouver en boîte* ».

A propos du rythme de ses prises, une usagère explique : « *j'en prends un soit juste avant de rentrer (en club) ou juste quand je l'ai trouvé et le second une fois que le premier est bien assimilé par mon corps et le troisième en fin de soirée en début de matinée* » « *en after* » (ce qui fait environ 1 toutes les 3 heures).

Le LSD semble atténuer les effets de la cocaïne dans le cadre d'une consommation concomitante. Mais associé au MDMA « *des fois ça part en sucette* ». En fait, comme le dit un usager « *le LSD se suffit en soi* ».

Quant au cannabis, il est utilisé pour réguler les effets de la descente.

Nouveaux produits

Un phénomène se confirme : la diversification des molécules disponibles.

En 2010, l'ensemble des partenaires du réseau SINTES a collecté et identifié 12 nouvelles substances appartenant toutes à la catégorie des stimulants.

Localement, ce phénomène s'est clairement amplifié en 2011.

2CB

Vendu aussi sous le nom de « *mescaline synthétique* ».

⁴³ Utilisation, par certains revendeurs, de doigtiers découpés dans des gants en latex

L'Alpha-desméthylbrolamfétamine ou 4-bromo-2,5-diméthoxyphénéthylamine appartient à la famille des phénéthylamines⁴⁴.

Les effets - décrits comme puissants - sont des effets psychédéliques, hallucinogènes, empathogènes, et entactogènes.

Interrogé sur les associations de produits, un usager répond : « *pendant rien (tu) ne peux pas imaginer prendre un autre prod tout ce que tu veux c'est avoir 2 secondes de répit* ».

Durant la montée, même la consommation d'alcool est jugée comme difficile.

La dominante est, semble-t-il, hallucinogène (« *des grosses hallu qui ne vont pas s'arrêter pendant 4h* »). Cette forte dimension hallucinogène fait que certains usagers optent pour une prise en extérieur comme c'est le cas avec le LSD ou les champignons hallucinogènes. L'extérieur est estimé comme un meilleur support pour les distorsions visuelles et semble rendre l'expérience moins oppressante.

Le 2-CB se présente sous une forme poudre (blanche ou légèrement rosée) vendue en gélule ou en parachute et parfois en comprimé (« *comme un taz* », « *un arc en ciel allant du bleu au rouge* »).

Les usagers disent le consommer uniquement par voie orale et n'identifient pas de goût particulier lors de sa consommation.

Dans le précédent rapport, cette substance assez confidentielle était essentiellement décrite comme présente en milieu festif de type festivalier.

Cette année, sa consommation nous a été rapportée dans l'espace festif techno indoor et outdoor.

Le 2-CB reste cependant un produit peu disponible et peu accessible.

Le 2-CB est quelquefois vendu (20 € la gélule de 0,05 gramme) ou fait l'objet de troc.

Sa consommation génère une perception modifiée de la vitesse, de la lumière et de la couleur. Un usager insiste sur cette omniprésence de la couleur avec une « *impression de feux d'artifices dans le ciel, pleins d'éclats de couleurs* », « *je voyais tout en couleur, même mes mains n'étaient plus visible comme si elles étaient pixélisées* ».

Un autre usager précise que les premières modifications des perceptions touchent « *les formes environnantes (qui) commencent à ressortir, en particulier les contours qui se mettent à changer surlignes de rouge et de vert comme les vieux films 3D à lunettes avec verres de couleur* ».

Une usagère raconte : « *c'est comme du LSD en différent ça a ce côté un peu hallucinogène mais ça joue pas sur les mêmes sens parce que le LSD y a aussi le touché mais avec le 2CB j'ai pas l'impression c'était surtout visuel et auditif* ».

La montée est décrite comme s'accompagnant d'une grande sensation de chaleur qui semble doublée d'une sensation de déshydratation (« *Je n'ai jamais bu autant d'eau lors d'une soirée* »).

Certains usagers précisent pouvoir consommer de l'héroïne et du cannabis pour assurer la descente ou pour atténuer temporairement les effets (« *j'ai croisé un pote qui avait de la meuh, il m'a fait 2 traces et qui m'a bien remis* », « *par contre sans la meuh je pense que la redescende doit être bien violente* »).

Quant à la cocaïne, elle peut être utilisée pour relancer les effets : « *après je me suis fait une base histoire de repartir dans l'ambiance...* ».

⁴⁴ Arrêté du 16 juin 1998 modifiant l'arrêté du 22 février 1990 fixant la liste des substances classées comme stupéfiants [2-CB]

Méphédronne

« Méphédronne », « Miaou Miaou », « la sans nom »

La méphédronne est un stimulant de synthèse de la famille des cathinones, proche de la famille des phénéthylamines (comprenant la MDMA et l'amphétamine). Elle se présente sous forme de poudre blanche.

Ses effets sont proches de ceux de l'ecstasy et de l'amphétamine mais sont moins puissants : elle est empathogène, euphorisante et anorexigène.

D'un point de vue empirique, les usagers la jugent « agréable comme le MD » ; « la méphédronne c'est comme de la C (cocaïne) et du MD (MDMA) mélangés tu rigoles [...] t'es euphorique ».

« En sniff, pour la doser c'est comme de la coke c'est comme le MD c'est plus proche du MD quand même ».

« La MD ça fait travailler la mâchoire là c'est plus dans le corps ça crispe dans le corps une sensation d'être un peu oppressé d'être à l'étroit dans son corps c'est un truc de synthèse ».

« Des fois j'étais un peu speedée des fois j'étais un peu toute molle c'était bizarre comme effets j'ai pas du tout aimé des fois c'était pas fort je sais pas si y a de la méphédronne qui est meilleure ou si c'est le produit qui est pas très fort ».

Sa consommation peut se faire par voie orale (dans un verre d'eau par exemple) mais comme pour le MDMA sa consommation en sniff est irritante (« tu le prends en trait ça pique », « Ca pique le nez c'est pas agréable »).

« le mec je lui ai demandé c'est meilleur en trace ou en gélule il les prenait en gélule alors que moi en prenant [...] j'ai trouvé ça plus fort en trace qu'en gélule ».

Le prix de vente moyen observé est de 50 € le gramme (entre 40 et 60 € le gramme aussi bien en club qu'en free party).

La méphédronne fait partie de la famille des « research chemicals » (ou « designer drugs »), il s'agit de substances de synthèse fabriquées pour imiter les effets de certaines substances chimiquement proches mais qui sont classées stupéfiants ce qui permet de contourner la réglementation.

En France, depuis juin 2010, la méphédronne est classée comme stupéfiant et cette information est en train de se diffuser parmi les usagers.

En 2011, nous observons sa diffusion notoire dans l'espace festif avec une dominante dans l'espace festif techno et une présence brossée aussi dans les festivals généralistes.

Sa présence est bien moindre dans l'espace urbain avec toutefois quelques récits de consommation dans les squats de vie. Une spécificité soulignée : les descentes sont jugées difficiles (« comme du speed de très mauvaise qualité ») avec des accès de violence importants chez certains usagers après plusieurs jours de consommation (4 ou 5 jours, consommation en sniff).

Le dispositif SINTES (volet veille) a analysé un échantillon d'une poudre vendue sous l'appellation « Calvin Klein », censée contenir un mélange de cocaïne et de kétamine. Les résultats ont fait apparaître la présence de méphédronne (26%), d'éphédrine (29%) et de caféine (non dosée).

GBL et GHB

Le GHB : Gamma Hydroxybutyrate de sodium et la GBL : gamma butyrolactone (précurseur du GHB) sont des déprimeurs du système nerveux central. Il est difficile de mettre en évidence spécifiquement le GBL du fait de sa métabolisation très rapide, après ingestion, en GHB.

Sur notre site, l'usage détourné est plus souvent décrit pour la GLB que pour le GHB.

En 2010, ces deux substances faisaient l'objet de discours chez des consommateurs avertis et des acteurs du secteur sanitaire.

En 2011, ce sont des informations obtenues via le secteur sanitaire qui nous renseignent sur ces substances. Cette année encore, la consommation de GHB/GBL est à l'origine d'hospitalisations. Les comptes-rendus d'hospitalisation relatent les consommations associées (dans l'un des cas : Sildénafil et cocaïne).

Les accidents interviennent principalement en raison d'un surdosage. En effet, la limite est tenue entre la dose permettant d'atteindre l'ivresse et celle induisant un coma

Sa consommation est toujours décrite comme ayant majoritairement lieu en contexte festif gay.

Les usagers consommant ces substances disent rechercher des effets tels que empathie, euphorie, sensation d'ébriété, sédation voire amnésie. Ces deux derniers effets font que ces substances sont aussi utilisées à des fins de soumission chimique.

Pour les toxicologues, la GBL est difficile à mettre en évidence car elle a une demi-vie très courte (1 à 2 minutes⁴⁵). De plus, sa nature endogène engendre des problèmes d'interprétation.

Les prélèvements doivent avoir lieu le plus tôt possible car la GBL n'est repérable que pendant moins de 10 heures pour les urines et entre 4 et 6 heures pour le sang).

Depuis septembre 2011, « l'offre et la cession au public des produits contenant de la gamma-butyrolactone (GBL) ou du 1,4-butanediol (1,4 BD) à une concentration strictement supérieure à 10 % m/v et pour des contenants de plus de 100 ml sont interdites »⁴⁶.

A la différence du GHB classé stupéfiant depuis 2001, cet arrêté ne classe pas la GBL (du fait de son utilisation importante dans l'industrie) mais lui applique une partie de la réglementation des stupéfiants.

Substances sans statut juridique

MXE- Méthoxétamine

« Méthoxétamine »

La 2-(3-methoxyphenyl)-2-(ethylamino)cyclohexanone ou 3-MeO-2-Oxo-PCE appartient à la famille chimique des arylcyclohexylamines.

Cette substance synthétique est considérée comme un dissociatif et un psychédélique.

Cette molécule est sans statut juridique. En effet, elle n'apparaît pas sur la liste des stupéfiants et ne possède pas d'AMM⁴⁷.

Comme le précise une note SINTES de l'OFDT : « La méthoxétamine fait partie des nouvelles substances dites *Research Chemicals* (RC's). Ces molécules sont parfois utilisées dans des recherches pharmacologiques ou alors elles apparaissent directement à la vente sur Internet, sans antécédents académiques. Dans ce cas, elles sont mises au point dans le but de contourner les lois sur les stupéfiants. Ces molécules n'ont jusqu'ici pratiquement pas fait l'objet d'études ».⁴⁸

Un usager raconte en avoir consommé en sniff (« de petites traces ». Il précise : « c'est comme si j'étais bourré vraiment défoncé avec une amplification des effets de la défonce ».

Il décrit une désorientation importante sans perte d'équilibre : « j'ai amené quelqu'un dans un endroit que je connais et quand je suis sorti j'ai marché marché marché jusqu'à me dire je sais où je suis-je peux m'orienter ».

Il décrit une atteinte mnésique avec des pertes de la mémoire instantanée :

⁴⁵ Commission nationale des stupéfiants et des psychotropes. Compte-rendu de la 85ème réunion du 22 octobre 2009 - Adopté le 15 décembre 2009. Page 13

⁴⁶ Arrêté du 2 septembre 2011 portant application d'une partie de la réglementation des stupéfiants à la gamma-butyrolactone (GBL), au 1,4-butanediol (1,4 BD) et aux produits qui en contiennent.

⁴⁷ Autorisation de Mise sur le Marché délivrée par l'Afssaps

⁴⁸ LAHAIE E. ; MARTINEZ M. Note d'information du 05 décembre 2011 sur la méthoxétamine

« je rentre chez moi je sors mon ordi je l'avais caché je l'allume je vais dans ma chambre et je me dis que je vais allumer mon ordi j'avais oublié dans la minute que j'avais allumé mon ordi ».

Cette substance a fait l'objet, localement, d'une collecte via le volet veille du dispositif SINTES.

L'échantillon a été collecté en festival. Il était vendu sous l'appellation « kéta ».

Les usagers (initiés) ayant acquis cette poudre (50 € le gramme) n'ont pas reconnu les effets de la kétamine.

Ils décrivent « un mauvais délire incontrôlable » avec pourtant « l'odeur anisé de la kéta ».

Suspicieux quant au contenu du produit, les usagers avaient tenté de chauffer la poudre afin de vérifier si l'échantillon réagissait dans une poêle comme de la kétamine. Face à la formation « d'une goutte de graisse et de cristaux blancs », les usagers ont apporté le produit pour analyse.

L'analyse a permis d'identifier : éphédrine : 41%, méphédronne : 31% et méthoxétamine (non dosée).

De la méthoxétamine a aussi été retrouvée lors d'une saisie policière. Il s'agissait de pailles thermosoudées de 5 cm contenant : méthoxétamine (11,7 %), paracétamol (traces < 1 %) et kétamine (traces < 1 %).

Une série de poudres soupçonnées être à l'origine de l'hospitalisation d'un patient a été remise au dispositif SINTES local.

Ce patient présentait le tableau suivant : « grande agitation avec sueurs ayant nécessité sédation. Et rhabdomyolyse majeure. Son état neurologique s'est stabilisé en 24 heures après administration d'hydroxyléthylamidon et de midazolam. La rhabdomyolyse s'est améliorée. Une pneumopathie est survenue ultérieurement (probable pneumopathie d'inhalation) ».

Il présentait agitation et somnolence en alternance, un délire, des hallucinations visuelles.

Le patient avait acheté les poudres sur Internet (« RC's Shop » pour « Research Chemicals Shop »).

Cette manière de se fournir en substances psychoactives via Internet se développe.

Sous couvert de vente pour la recherche pharmacologique, de nombreuses substances sans statut juridique et mimant le plus souvent les effets des amphétamines ou des cannabinoïdes sont disponibles sur Internet. Les sites de vente donnent rarement d'indications quant aux propriétés psychoactives de ces substances mais les usagers peuvent se renseigner sur les dosages ainsi que sur les effets via des forums d'usagers⁴⁹ et les trip reports postés par ces derniers.

Ces magasins de vente en ligne ferment régulièrement.

Les poudres données à l'analyse étaient présentées dans des sachets plastiques avec un suremballage en papier kraft.

L'emballage portait une étiquette, le logo signalant un produit nocif⁵⁰, avec le dessin de la molécule, l'indication d'usage : « Laboratory Reagent Only », le poids et une combinaison de phrase R et de phrases S⁵¹. Sur certains emballages on pouvait lire « Not for human consumption ! « « for research use only ! »

Les poudres étaient de :

⁴⁹ Pour plus d'informations : LAHAIE E. ; MARTINEZ M. Note d'information du 05 décembre 2011 sur la méthoxétamine

⁵⁰ Croix noire sur fond orange

⁵¹ = phrase de risque et phrase renseignant sur les précautions à prendre lors de la manipulation de la substance ou de la préparation. R22 (Nocif en cas d'ingestion) ; S2 (Conserver hors de la portée des enfants) ; S3 (Conserver dans un endroit frais) ; S7 (Conserver le récipient bien fermé) ; S8 (Conserver le récipient à l'abri de l'humidité).

La **camfetamine** (N-METHYL 3 PHENYL NORBORNAN 2 AMINE) présentée dans un sachet de 1 gramme. Les usagers la consomment pour ses effets stimulants (proches de la méphédronne).

Le **4 Meo PCP** présenté dans un sachet de 1 gramme est connu pour ses propriétés anesthésiantes et dissociatives (proches de la kétamine).

Le **2C-E** (2,5-DIMETHOXY-4-ETHYLPHENETHYLAMINE) portant la mention 2 CC 1 4 CHLORO 2.5 DI METHOXY PHENYL 2 AMINO ETHANE se présentant dans un sachet de 250 mg. Cette substance est connue pour ses propriétés psychédéliques (appartient à la famille des 2-C). Le 2-CE est un hallucinogène psychédélique non encore classé stupéfiant.

Le **5 IAI** (ou 5 Iodo 2 3 Dihydro 1 H Indène 2 Amine) conditionné dans un sachet de 1 gramme dont les effets sont proches de ceux du MDMA.

Le **methiopropamine** ou MPA (N METHYL 1 THIOPHENE 2 YL PROPANE 2 AMINE). C'est un stimulant proche de la méthamphétamine.

L'achat sur Internet fait dire aux usagers qu'ils échappent aux circuits classiques du deal. L'absence de statut juridique des substances vendues leur donne le sentiment de ne pas enfreindre la loi. Certains usagers ayant quelques connaissances en chimie ou pharmacologie y trouvent un attrait supplémentaire.

Avant son classement, c'est la méphédronne qui nous était rapportée comme la plus achetée via ce circuit.

Substance non identifiée

MTC

Pour cette substance décrite comme nouvellement présente sur le site, nous manquons d'information.

Sa présence est rapportée dans plusieurs villes de la région plutôt dans des contextes festifs électro.

Nous n'avons pas d'éléments quant à sa composition. Nous n'en n'avons pas collecté.

Cette substance serait originaire d'Inde où elle serait consommée mâchée.

Elle se présente sous forme de poudre blanche.

Les usagers la décrivent comme « *entre la coke et la MD* » ; « *et ça te rend tout « love »* ».

« *faut pas en prendre tous les jours parce qu'après ca te rend neutre, tu colles (...)* La première fois faut en prendre une bonne poutrasse⁵² ... ».

Un autre usager précise : « *Ça j'adore c'est entre la coke et la MD à prendre en sniff et ça booste comme pourrait booster une bonne trace de coke et après c'est un petit peu euphorique et ça fait bouger mais parce que c'est pas crispant comme le MD c'est très addictif aussi je crois* ».

Assez proche du MDMA avec des effets d'une durée comprise entre 1 h et 4h et fonction des doses consommées.

Prix de vente : 40 à 55 € le gramme.

Décrite comme consommée en sniff.

Poppers

Depuis quelques mois, « le ministère chargé de la Santé a décidé d'interdire la vente et la cession au public des « poppers » en raison de leur toxicité importante et de leurs effets psychoactifs. Cette décision fait suite à la proposition de l'Afssaps, après avis de la Commission nationale des stupéfiants et des psychotropes. Celle-ci s'est en effet prononcée, le 21 avril 2011, en faveur de cette interdiction en raison de l'augmentation des cas d'intoxication grave, d'atteintes oculaires graves, de l'apparition

⁵² Les usagers par voie nasale utilisent souvent comme unité (pour parler de la quantité de produit absorbé) de : trait, trace ou rail. Ici, « une poutre » correspond à un « gros rail » (ou un « gros trait »). L'ajout du suffixe « -asse » renforce l'idée d'une quantité importante.

de cas d'abus et de dépendance avérés et d'une augmentation significative de la consommation de « poppers » chez une population de plus en plus jeune ».

Alcool

Pour les équipes de Caarud, l'année 2010 avait été l'« annus horribilis » pour les consommations d'alcool et tout spécialement lorsque ce dernier était associé aux médicaments.

Pour l'année 2011, l'alcool est nettement moins évoqué dans les discours, le travail des équipes soignantes se trouvant moins entravé. Moins d'incidents violents sont également rapportés.

Cependant, l'association alcool et médicaments reste citée dans le trio de tête des consommations entraînant le plus de dommages sanitaires et sociaux pour les usagers.

Pour les professionnels intervenant en milieu scolaire ou auprès de jeunes patients, l'alcool est au cœur des discours. Ces derniers parlent clairement d'over dose alcoolique ayant entraîné, dans certains cas, des hospitalisations (hypothermie).

Chez ce jeune public, c'est clairement une méconnaissance des risques de l'intoxication aigüe à l'alcool qui est identifiée. Pour certains, la première rencontre avec l'alcool a eu lieu dans le cercle familial, avec des quantités consommées minimales et avec un vécu très positif.

L'expérience de consommation va être renouvelée, entre midi et deux heures par exemple, avec une consommation d'alcool telle que vodka ou tequila. Les élèves pensent, en toute bonne foi, pouvoir retourner en cours après cette pause de midi alcoolisée.

Il s'agit, en général, de consommations ponctuelles importantes chez une population non tolérante à l'alcool.

Conclusions

Sans que nous ayons véritablement d'observations nouvelles en termes de phénomènes émergents ou de tendance, cette année nous avons pu observer une production de discours sur le cannabis incontestablement supérieure à celle de l'année dernière.

Ce qui est -semble-t-il- très sonore c'est le traitement social qui est fait de la question du cannabis.

Cette production pouvant presque éclipser d'autres observations.

Ainsi les forces de l'Ordre et le Parquet mettent, conjointement, l'accent sur la pénalisation de la cannabis culture et de la conduite sous empire.

Et les stages de sensibilisation aux dangers des stupéfiants se multiplient.

Par conséquent, les structures en lien avec la Justice voient leur file active augmenter ce qui génère, là aussi, beaucoup de discours chez les intervenants de ce champ.

Parallèlement, les pharmacologues, notamment, s'interrogent à voix haute sur les effets sanitaires à long terme d'une consommation de cannabis.

Et enfin, les usagers décrivent un sentiment d'incompréhension et pour certains d'insécurité du au fait de la multiplication et de la généralisation des contrôles et des interpellations. Ils évoquent aussi le développement de la cannabis culture et de l'offre qui en découle.

La cocaïne - dont nous surveillons la diffusion dans nos deux espaces d'observation - est toujours disponible et accessible.

Nous notons cependant, une augmentation des discours de consommation de cocaïne dite basée tant dans l'espace urbain que festif.

A la différence de 2005 ou de 2008 où des ventes sporadiques nous avaient été signalées, pour cet exercice, nos observateurs rapportent des ventes plus régulières⁵³ de « *cailloux de cocaïne basée* » principalement à des usagers ne maîtrisant pas le processus de *basage*.

Pour cette année 2011, localement, nous retenons la consommation de médicaments tels que le Tramadol ou l' **Oxazepam et le Skénan®**.

Le Tramadol est consommé par des patients en détournant l'usage avec une consommation en sniff ou injectée.

Mais également par des patients présentant une dépendance à des médicaments opiacés avec comme porte d'entrée dans la consommation, les traitements médicamenteux antalgiques.

L'Oxazepam (Séresta®) fait l'objet de demandes de prescription pour une consommation en usage détourné. Il est aussi utilisé en produit de coupe pour l'héroïne ou même vendu pur comme telle.

Le Skénan® voit son prix se maintenir dans des moyennes basses (5 à 10 € maximum) et les récits d'accidents de consommation se multiplient.

Nous ne pouvons qu'observer le développement des achats de substances sur Internet que nous qualifierons de petite musique qui s'amplifie.

Nous notons, un intérêt particulier des usagers pour des produits aux propriétés dissociatives : MXE, kétamine, 4-MeO-PCP, methylPCP (vendu pour du speed), 2CB.

Et pour compléter, nous ne pouvons que lister les *informations* associées à l'omniprésente kétamine (espace festif techno). Ainsi, bien qu'elle ait la réputation d'être une substance puissante, elle colle à l'intérêt actuel des usagers pour les poudres, permet le partage à moindre frais (rapport efficacité/prix), peut être aussi consommée en *after*, est réputée pour ne pas faire l'objet de

⁵³ Sans que pour autant nous puissions observer de marché structuré.

contrôles spécifiques par les forces de l'Ordre, n'engendre pas d'effet de descente et ses effets sont relativement courts.